John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
★ ADAMS
1814 2

VIE
DE JEAN-BART,
CHEF D'ESCADRE
SOUS LOUIS XIV.

de la Rue

JEAN-BART.

VIE

DE JEAN-BART,

CHEF D'ESCADRE

SOUS LOUIS XIV.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris, chez les Libraires, qui vendent les nouveautés.

M. DCC. LXXXI.

ADAMS 184.52

AVERTISSEMENT.

Nous espérons que le Public recevra avec accueil cet Essai sur la Vie de Jean-Bart. Plusieurs Ecrivains en ont donné quelques extraits ; mais ils ne sont pas suffisans pour faire connoître ce Grand Homme. Tout le monde parle de Jean-Bart, chacun a une fable à débiter sur son compte. Si l'on ramassoit tout ce qu'on dit de lui, on en feroit l'homme le plus féroce qui ait jamais paru. Nous n'avons adopté que ce qui est appuyé sur des autorités solides. C'est à M. l'Abbé Rive, Bibliothécaire de M. le Duc de la Valiere, que nous sommes redevables de la connoissance des

ſources où il falloit puiſer. A une des plus vaſtes éruditions que l'on connoiſſe, il joint cette complaiſance qui caractériſe les hommes véritablement ſavans.

Nous ne doutons pas que parmi nos Lecteurs, il n'y en ait quelques-uns qui blâment notre ſtyle; le trouvent trop ſerré & trop ſec : mais nous avons tâché d'écrire auſſi rapidement que notre Héros triomphoit. Ecoutons le Conquérant des Gaules, raconter ſes victoires. *Stant milites noſtri; advenit hoſtis : irruunt Romani; fit ingens clades; nec juvenibus, nec ſenibus, nec mulieribus pepercere.* Ailleurs il dit : *veni, vidi, vici.*

Nous prions ceux qui auront quelques notions ſur la vie de Jean-Bart, & que nous ayons omiſes, de nous les faire paſſer par la voie du Libraire, nous ne manquerons pas d'en faire uſage. Nous ſommes perſuadés que tout le monde prendra intérêt à la Vie d'un homme qui fait honneur à la Marine Françoiſe, à la Nation même.

Nous avons mis ſon Portrait au commencement de ſa Vie, afin de donner une idée de ſa figure. Il eſt gravé d'après un original qu'on a bien voulu nous communiquer, & par une main habile.

AVANT-PROPOS,

Ou Précis Hiſtorique de la Marine de France.

Nous croyons qu'un Tableau de la Marine de France, peut ſervir d'Avant-Propos à la Vie d'un des plus célebres Marins de cette Nation. Nous y préſenterons, avec le plus de rapidité qu'il nous ſera poſſible, les commencemens de cet Art dans notre pays, ſon accroiſſement & ſa perfection.

La France eſt un des Etats le plus avantageuſement ſitués pour la navigation. Baignée au nord & au couchant par l'océan, au midi par la Méditerranée, elle peut porter ſon commerce & ſes armes par toute la terre. Ses côtes ſont garnies d'excellens Ports; de Havres; de Plages

commodes ; de rades sûres. A cette ſituation ſe joignent beaucoup d'autres avantages : ce Royaume produit, avec abondance, toutes le choſes néceſſaires à la conſtruction, à l'armement, à l'équipement des Vaiſſeaux.

Les Gaulois, que nous pouvons regarder comme nos Ancêtres, cultiverent la Marine; établirent des Colonies dans différentes régions : les noms de Galatie en Aſie, de Galice en Eſpagne, de Galles en Angleterre, en ſont une preuve. Les Hiſtoriens Grecs & Latins parlent avec éloge de la navigation des Gaulois, principalement des habitans de Marſeille.

Lorſque les Romains eurent conquis cette Contrée, l'émulation, l'activité, le courage de ceux qui l'habitoient s'évanouit : les Gaulois ſou-

mis, ne furent plus ce qu'avoient été les Gaulois libres. Clovis, à la tête des François, entra dans les Gaules; s'en empara : toujours occupé à faire de nouvelles conquêtes, il ne ſongea point à la Marine. Ses ſucceſſeurs partagerent ſon Empire entr'eux; ſe firent des guerres continuelles : la Marine fut long-temps oubliée dans les Gaules, qui avoient alors pris le nom de France. Les Saxons, les Danois, les Norvégiens, déſignés ſous le nom de Normands, ne pouvant tirer leur ſubſiſtance des terres arides qu'ils habitoient, la chercherent dans la pêche; parcoururent d'abord les mers qui les environnoient; s'enhardirent; avancerent au-delà. Quelques-uns oſerent deſcendre ſur les côtes qu'ils rencontrerent; les pillerent. Le butin avec lequel ils retournerent dans leur pays, excita la cupidité de leurs

compatriotes : ces barbares formerent des aſſociations ; équiperent des Vaiſſeaux ; ſe répandirent de tous côtés ; pillerent les marchands ; ravagerent toutes les côtes maritimes ; braverent même la puiſſance des Romains. Les guerres civiles qui détruiſoient la France ſous ſes premiers Rois, augmenterent la hardieſſe de ces barbares : ils y faiſoient des ravages continuels. Charlemagne parut : ce Grand Homme, malgré les embarras que lui cauſoit la guerre contre différentes Nations, ſut établir une Marine ; mettre les côtes de ſon Empire à l'abri des invaſions & des ravages. Il fit nettoyer tous les anciens Ports ; en ouvrit de nouveaux ; s'attacha, par des bienfaits, les plus habiles Marins de ſon temps ; entretint des Vaiſſeaux gardes-côtes, bien équipés & bien armés. Crai-

gnant d'être mal ſervi par des Miniſtres infideles ou peu éclairés, il parcouroit ſes Etats, viſitoit ſes côtes. Le Moine de Saint-Gal, qui a écrit la vie de Charlemagne, dit que ce Prince étant un jour dans une ville maritime du Languedoc, apperçut, d'une des fenêtres de ſon Palais, pluſieurs Vaiſſeaux qui cherchoient à aborder pour mettre du monde à terre. Tous les Courtiſans les prirent pour des Vaiſſeaux marchands : Charlemagne n'y fut pas trompé. Il dit que c'étoient des Corſaires venus du Nord; qu'ils avoient plus d'armes que de marchandiſes. Les chaloupes qu'on envoya à la découverte, vinrent annoncer que c'étoient effectivement des Corſaires : mais les mouvemens qu'ils firent faire ſur le rivage, leur fit connoître qu'on ſe tenoit ſur ſes gardes; que l'Em-

pereur étoit là : ils n'oſerent deſcendre ; prirent le large. Charlemagne dit, en verſant des larmes : „ „ S'ils ont la hardieſſe de menacer „ ainſi les côtes de France, de mon „ vivant, que ne feront-ils pas après „ ma mort „ ? Ses ſucceſſeurs n'eurent ni ſon génie, ni ſes talens : tout languit, tout ſe ruina entre leurs mains : les ouvrages qu'il avoit ébauchés, reſterent imparfaits ; les projets qu'il avoit formés s'oublierent. On vit alors ſortir du Nord des eſſains de brigands, qui, pour ſe venger des obſtacles que Charlemagne avoit mis à leurs incurſions, à leurs ravages, attaquerent la France de tous les côtés. Les uns y entrerent par la Seine & la Loire ; les autres allerent chercher le détroit de Gibraltard, remonterent juſqu'à Valence : ils jettoient par-tout l'effroi,

la conſternation ; n'annonçoient leur marche que par le feu, le ſang & le carnage. Les Rois, tremblans ſur leur trône, rendoient des ordonnances pour obliger les Peuples à défendre les côtes : perſonne n'obéiſſoit. Il fallut enfin traiter avec des Ennemis ſi redoutables ; ſe ſoumettre aux conditions qu'ils impoſerent ; leur céder une partie du Royaume pour conſerver l'autre. On les laiſſa s'établir dans la Neuſtrie, qui, de leur nom, s'appella Normandie. Ces barbares devenus François, ſe policerent ; mais ils conſerverent leur courage ; repouſſerent les autres barbares ; mirent les côtes à l'abri du pillage.

Les Capétiens monterent ſur le Trône de France : les guerres civiles qu'ils eurent à ſoutenir les empêcherent de ſonger à la Marine :

elle languit encore pendant pluſieurs ſiecles.

Vers l'an 1095, ſous Philippe I, on forma l'étonnant projet de chaſſer les Mahométans de la Paleſtine : tout le monde prit les armes ; on acheta des Vaiſſeaux ; on prit des Matelots Génois, Vénitiens, Caſtillans : il n'y en avoit point alors en France. Les dépenſes énormes qu'on étoit obligé de faire pour avoir de l'Etranger ce qui manquoit en France, firent ſonger à la Marine. Les démêlés que Philippe Auguſte eut avec Richard Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, l'engagerent à établir une Marine réglée. Louis VIII la négligea. Louis IX entreprit des expéditions outremer & la ranima. Les ſucceſſeurs de ce pieux Monarque la négligerent encore.

La rivalité qui s'établit entre les

Rois de France & d'Angleterre ; la haine qu'elle excita entre les deux Nations, allumerent des guerres qui ſembloient annoncer la ruine totale d'une des deux Monarchies, plutôt celle de France que celle d'Angleterre. Il n'eſt pas de notre ſujet d'entrer dans les détails. Les Rois de France & d'Angleterre mettoient ſur mer des Flottes conſidérables, compoſées de Vaiſſeaux achetés chez l'Etranger : on ignoroit encore chez eux l'art de la Marine. On ſe battoit ſur mer ; on faiſoit des prodiges de valeur ; mais les François, ou moins habiles, ou moins heureux, avoient ſouvent du déſavantage. Charles V, dit *le Sage*, ferme au milieu des plus grandes tempêtes, ſe roidiſſant contre les difficultés, prouva qu'avec du courage & du génie on peut ſe mettre au-deſſus des revers. Pour

arrêter les efforts des Anglois, il réſolut d'équiper une Flotte formidable; fit alliance avec le Roi de Caſtille, qui lui fournit des Vaiſſeaux; confia le ſoin de ſa Marine à Jean de Vicenne, Seigneur de Couci, auquel il donna la dignité d'Amiral de France. Elle avoit été créée ſous Saint Louis.

Charles VI, tombé en démence, hors d'état de ſe conduire lui-même, ne put achever ce qui avoit été commencé pour la Marine. Le Royaume étoit affoibli par l'incapacité du Maître; déchiré par les intrigues & les brigues, les Anglois en avoient conquis une partie : ſa ruine ſembloit être certaine. Il ne dut ſa conſervation qu'à une longue ſuite d'événemens extraordinaires. Une prétendue Pucelle, une épée rouillée trouvée dans un tombeau, firent chan-

ger les choſes de face : Charles VII rentra dans ſa Capitale : mais uniquement occupé à s'affermir ſur le Trône, il ne put ſonger à la Marine. Elle languit encore ſous Charles VII & ſous Louis XI : mais elle ſe ranima ſous Charles VIII : ce Prince arma ſur terre & ſur mer. Il voulut révendiquer de prétendus droits ſur le Royaume de Naples ; fit ſortir de ſes Ports une Flotte compoſée de ſoixante-dix-ſept Vaiſſeaux, de dix-huit Galeres, huit Galeaſſes, & de neuf autres Bâtimens : elle étoit commandée par le Duc d'Orléans. Ce Prince fit des conquêtes rapides ; mais infructueuſes : il fut obligé de revenir en France après avoir dépenſé des ſommes immenſes, & perdu beaucoup de monde. Louis XII voulut ſuivre les projets de Charles VIII contre l'Italie ; mit une Flotte for-

midable ſur la Méditerranée : mais elle ne fut d'aucune utilité, parce qu'il n'y avoit ſur cette mer aucun Vaiſſeau Ennemi. Henri VIII, Roi d'Angleterre lui déclara la guerre ; fit une deſcente en France : Louis XII mit une Flotte ſur l'Océan : il ſe livra pluſieurs combats entre les deux Nations. L'Hiſtoire fait mention d'un qui eſt aſſez mémorable. Les deux Flottes ſe rencontrerent le 10 Août 1513 à la hauteur de Saint-Maché, en Baſſe-Bretagne. La Flotte Angloiſe, forte de quatre-vingt-Vaiſſeaux, attaqua celle de France, qui n'étoit que de vingt. Les François ſuppléerent au nombre par le courage & l'adreſſe : ils conſerverent l'avantage du vent ; allerent à l'abordage ; briſerent, coulerent à fond plus de la moitié des Vaiſſeaux ennemis. Primauguet mérite qu'on s'ar-

rête un instant à l'examiner. Il étoit Capitaine, Breton de naissance, montoit *la Cordeliere*, Vaisseau construit par les ordres de la Reine de France, & si grand qu'il pouvoit contenir douze cens Soldats, outre l'Equipage. Il fut attaqué par douze Vaisseaux Anglois ; se défendit avec un courage qui tenoit de la fureur ; coula à fonds plusieurs Vaisseaux Ennemis ; écarta les autres. Un Capitaine Anglois osa s'en approcher encore ; lui jetta quantité de feux d'artifice ; mit le feu à son Vaisseau. Primauguet pouvoit se sauver dans une Chaloupe, comme faisoient la plupart des Officiers & des Soldats : mais cet homme déterminé ne voulut pas survivre à la perte de son Bâtiment ; ne songea qu'a vendre cher sa vie, & à ôter aux Anglois le plaisir de jouir de la défaite des

François. Quoique tout en feu, il alla ſur le Vaiſſeau Amiral des Ennemis ; l'accrocha ; y communiqua le feu ; ſauta avec lui l'inſtant d'après. Plus de trois mille hommes périrent dans cette action, par le fer, le feu & les eaux. La paix ſe conclut peu de temps après.

François I forma auſſi des projets ſur l'Italie ; fit des préparatifs formidables pour conquérir le Royaume de Naples. On ſait de quelles furent les ſuites de cette entrepriſe. Il mit ſur la Méditerranée une Flotte compoſée de pluſieurs Vaiſſeaux des guerre, & de quelques Galeres. Cette Flotte, commandée par François Doria, battit pluſieurs fois celle de Charles-Quint. Henri II en entretint une aſſez conſidérable ſur la Méditerranée & ſur l'Océan : il reprit Boulogne, dont les Anglois s'étoient em-

parés. La Marine de France commençoit à devenir formidable : les François trafiquoient en Afrique, en Amérique ; apprenoient l'art de naviguer : ils ſeroient devenus redoutables ſur mer ; mais les troubles qui arriverent dans le Royaume vers la fin de ſon regne & ſous ſes ſucceſſeurs, Charles IX & Henri III, firent encore tomber la Marine dans l'oubli. On en a une preuve convainquante dans l'inſtruction ſecrette que Philippe II, Roi d'Eſpagne, donne à ſon fils Philippe III. » Ne vous » laiſſez point entamer, lui diſoit-il, » ſur la Navigation des deux Indes : » la ſûreté de vos Etats, votre pro- » pre réputation en dépendent. La » France ne doit vous cauſer aucun » ombrage : déchirée au dedans, im- » puiſſante au dehors, elle néglige » entiérement les affaires de la mer ;

» mais défiez-vous des Anglois ; crai-
» gnez les rebelles des Pays-Bas.
» Eux seuls ont le desir & le pou-
» voir de vous nuire. Joints ensem-
» ble, ils peuvent mettre plus de
» cent cinquante Vaisseaux en mer. »

Henri IV, toujours occupé des guerres intestines de son Royaume, ne put rétablir la Marine en France ; il en sentoit cependant l'importance. Ce grand Roi chargea le Président Jeannin, qui passoit auprès des Etats-Généraux, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, de prendre de justes éclaircissemens sur la Marine, & d'amener avec lui quelques Officiers qui eussent fait des voyages de long cours. On voit dans le Recueil des Négociations de ce sage Ambassadeur, les mesures qu'il prit pour remplir les intentions de son Maître. On voit encore dans les économies Royales

& Politiques de Maximilien de Béthune, Duc de Sully, que la Marine de France étoit réduite à un tel degré de foibleſſe, que cette Monarchie ne pouvoit marquer ſon reſſentiment ſur les outrages qu'on oſoit lui faire. Le Duc de Sully ſe rendit à Calais pour paſſer en Angleterre avec des inſtructions ſecrettes : il s'embarqua ſur le Vaiſſeau de M. de Vic, Vice-Amiral, & Gouverneur de cette Place. Deux Flûtes Angloiſes vinrent au-devant de lui, comme par honneur, & pour le conduire à Londres : mais les Officiers Anglois voulurent, avant de le recevoir, que M. de Vic baiſſât ſon Pavillon, *pour rendre*, diſoient-ils, *à celui de leur Maîtreſſe l'honneur qui étoit dû à la Souveraine des Mers.* Les circonſtances obligerent l'Ambaſſadeur & le Vice-Amiral de ſubir cette loi dure & injuſte.

Henri IV fut enfin dans une si grande disette de Vaisseaux, que le Cardinal de Richelieu dit à Louis XIII, son fils, que le feu Roi son pere n'en avoit pas un seul à sa disposition. Cette disette enhardit le Grand Duc Ferdinand à s'attribuer la domination de la mer Méditerranée: personne n'osoit arrêter ses ravages sur les côtes de Languedoc & de Provence. Le Cardinal d'Ossat, dit dans une de ses Lettres : » Je suis » étonné de voir un si grand Royaume que la France, flanqué de deux » mers, totalement dépourvu de » Vaisseaux, pendant que ces petits » Princes d'Italie, encore que la plu» part d'eux n'aient qu'un pouce de » mer chacun, ont des Galeres & » des Arsenaux pour leur Marine. »

Le Grand Duc Ferdinand rompit une seconde fois avec Henri IV;

ſe jetta dans le parti des Eſpagnols; mais plus par crainte que par inclination. Il répondit au Marquis d'Alincourt que Henri IV avoit chargé de lui faire des reproches ſur ſa conduite à ſon égard : » Toute la » faute eſt du côté du Roi votre » Maître. S'il avoit eu ſeulement » quarante Galeres au port de Mar» ſeille, je me ſerois donné garde » d'agir comme j'ai fait. » Henri IV avoit conçu le projet de profiter de la paix que ſon courage & ſes victoires avoient procurées à la France, pour établir une Marine, & rendre ce Royaume auſſi redoutable par mer qu'il l'étoit par terre : mais une main parricide coupa le fil de ſes jours, arrêta l'exécution de ſes vaſtes projets; jetta la France dans la douleur & la conſternation.

Le Cardinal de Richelieu, ce vaſte

génie, parut ſous Louis XIII, gagna ſa confiance, & n'en fit uſage que pour la gloire de la France. *J'ai promis au Roi*, dit-il dans ſon Teſtament Politique, *d'employer toute mon induſtrie & toute l'autorité qu'il m'a pu donner, pour ruiner le Parti Huguenot; rabaiſſer l'orgueil des Grands, réduire ſes ſujets en leur devoir, & relever ſon nom dans les Nations Etrangeres.* Il jetta les fondemens d'une Marine toute nouvelle ; l'employa contre la Rochelle, l'aſyle des Proteſtans, le refuge de tous les mécontens. L'avantage de ſa ſituation, la force de ſes remparts, les ſecours qu'elle attendoit des Anglois, avoient augmenté ſon orgueil, au point de le rendre inſupportable, à un Miniſtre qui avoit pour but principal d'appaiſer les troubles du Royaume, & de ruiner le parti des Proteſtans.

Il conduisit lui-même le siege, &, guidé par son génie seul qui suppléoit à l'expérience, il sut déconcerter les projets des Anglois, arrêter leurs efforts, & forcer la Rochelle à se rendre.

Ce triomphe lui fit connoître tout ce que la Marine a d'avantageux, & combien elle étoit nécessaire à la France. Il fit rassembler des bois de construction ; bâtir des magasins ; acheter des Vaisseaux. Ce n'étoit point assez pour ce grand Homme de s'occuper à abaisser la Maison d'Autriche, il vouloit encore que le Roi son Maître partageât avec les Anglois l'Empire de la mer, même qu'il le possédât tout entier.

Il se fit nommer Grand-Maître, Surintendant général du Commerce & de la Navigation de France ; ce qui le mit en état d'exécuter une par-

tie des projets qu'il avoit formés. Le premier qui ſentit les effets de la puiſſance que le Roi venoit de lui mettre en main, fut le Duc d'Epernon, ſi abſolu ſous la minorité de Louis XIII. Ce Duc prétendoit, en qualité de Seigneur de la terre de Candale, que les dépouilles des Vaiſſeaux que la mer apportoit ſur la côte de Médoc lui appartenoient. Le Cardinal revendiqua ce droit à l'occaſion de deux Carraques Portugaiſes, qui revenoient de Goa, & qui échouerent ſur cette côte en 1627. Le Duc, qui étoit Gouverneur de Guyenne & de Bordeaux, réſiſta quelque temps : il fallut enfin qu'il cédât le droit d'Amirauté, qu'il prétendoit lui appartenir, lui fût ôté & réuni à la Couronne. On connut alors quel étoit le Cardinal de Richelieu, qui forçoit le plus fier & le plus bouillant de tous les hommes de plier.

Le Cardinal de Richelieu écoutoit, avec bonté, toutes les propoſitions, tous les projets qui regardoient le Commerce, & les examinoit avec attention; excitoit les principaux Marchands du Royaume à voyager dans les Pays Etrangers, à recueillir tout ce que les arts y avoient de curieux. Il appelloit à la Cour les plus habiles Négocians de France & des Pays Etrangers; paſſoit des heures entieres à converſer avec eux.

Les prompts ſuccès qui ſuivirent les entrepriſes du Cardinal de Richelieu, firent connoître quelle étoit la puiſſance de la France, & de quoi elle ſeroit capable, lorſqu'elle feroit uſage de ſes forces; lorſqu'elle feroit ſortir de ſes Ports des Flottes nombreuſes, commandées par des Officiers courageux & expérimentés.

Il étoit réſervé à Louis XIV d'opérer ces merveilles ; de faire craindre & reſpecter les François dans toutes les parties du Monde. Ce grand Prince ſentant de quelle utilité la Marine étoit pour la France, en fit un des principaux objets de ſon attention, & la Marine contribua beaucoup aux ſuccès éclatans qu'il eut pendant le long cours d'un regne glorieux. Des Ports furent réparés ; des Vaiſſeaux de guerre furent conſtruits de toutes parts ; ſoixante mille Matelots furent enrôlés ; des compagnies de Gardes Marines furent établies : le Monarque viſita lui-même ſes Ports. La France ſeule réſiſta aux Armées Navales de l'Eſpagne, de l'Angleterre, de la Hollande, réunies pour l'écraſer ; les battit ſouvent. Louis XIV cherchoit la gloire de la Nation. Son zele animoit ſes

Sujets : on vit paroître une multitude de Grands Hommes : ſes Armées ſur terre & ſur mer, furent toujours bien commandées : la valeur des Soldats ſecondoit l'habileté des Généraux. Tandis qu'on triomphoit des Ennemis en Europe, on repouſſoit leurs efforts dans les autres parties du monde.

Les revers que ce Monarque eſſuya ſur la fin de ſon regne, ne ſervirent qu'à le faire paroître encore plus grand : il méritera toujours les éloges & l'admiration de la poſtérité.

Sous le regne de Louis XV, les Ennemis éternels de la France profiterent de quelques circonſtances imprévues & malheureuſes ; attaquerent ce Royaume, qui reſtoit tranquille ſur la foi donnée & la foi reçue, &, pour comble d'injuſtice,

exigerent des conditions qu'on ne pouvoit alors leur refuſer.

Louis XVI leur en fait aujourd'hui rendre compte. Ce Monarque ne s'occupe que de la gloire & du bonheur de ſes Sujets : c'eſt un pere tendre qui oublie ſes beſoins pour ne ſonger qu'à ceux de ſes enfans. Il partage les ſoins du Gouvernement avec des Miniſtres ſages & éclairés ; diſtribue les récompenſes à propos ; ſe fait admirer de tous les François, ſe rend redoutable à tous ſes Ennemis, les force même à lui donner des éloges.

VIE
DE JEAN-BART,
CHEF D'ESCADRE
SOUS LOUIS XIV.

Cet homme célebre nâquit à Dunkerque en 1650, de parens très-pauvres. Son pere étoit pêcheur : chargé d'une famille nombreuſe, il fit apprendre de bonne-heure ſon métier à ſes deux fils aînés ; Jean & Gaſpard ; il ne ſongea même pas à leur faire apprendre à lire & à écrire. On les déſignoit tous deux par leur nom de baptême : Jean étoit l'aîné ; on s'accoutuma à l'appeller Jean-Bart, &

ces deux noms devinrent, par la ſuite, un nom propre : on ne connoît encore aujourd'hui ce grand marin que ſous le nom de Jean-Bart.

Quelques Ecrivains ont aſſuré que Jean-Bart étoit né à Hambourg ; qu'il y commit une action qui le mit dans le cas de s'enfuir en Hollande. C'eſt une calomnie hors de toute vraiſemblance. 1°. La Ville de Dunkerque ſe glorifie de lui avoir donné la naiſſance. 2°. Le Chevalier de Forbin, qui étoit jaloux de ſon mérite & de ſa réputation, n'auroit pas manqué de faire connoître que ſa jeuneſſe étoit tachée.

Jean-Bart avoit l'ame élevée, il rougit de ſe voir réduit à l'état de pêcheur ; réſolut d'en ſortir, alla en Hollande, ſe mit mouſſe. Une activité incroyable, ſecondée par un courage à toute épreuve, une force de corps extraordinaire, le firent admi-

rer de tous ceux qui alloient en mer avec lui. Il ſervit ſous le fameux Ruiter ; devint bientôt un excellent homme de mer.

Les Hollandois, enivrés de leurs ſuccès, oſerent inſulter leurs voiſins, firent frapper pluſieurs médailles injurieuſes aux têtes couronnées. Une répréſentoit la Hollande appuyée ſur des trophées, avec une inſcription qui annonçoit qu'elle avoit rétabli pluſieurs Rois ſur leur trône, nettoyé les mers, aſſuré le repos de l'Europe par la force de ſes armes. Ces Républicains avoient fait repréſenter le Roi d'Angleterre, comme un Prince fainéant & voluptueux : ils ſe vantoient d'avoir arrêté le Roi de France dans ſes conquêtes, & firent encore frapper une médaille, ſur laquelle on voyoit Joſué Benningue, un de leurs Miniſtres, ayant

un ſoleil au-deſſus de ſa tête, & pour deviſe ces mots : *Conſpectu meo ſtetit ſol.* Ils vouloient exprimer par-là, que la Hollande avoit arrêté la courſe de Louis XIV, dont la deviſe étoit le ſoleil.

Les Hollandois marquoient enfin la plus grande ingratitude à la France, qui les avoit toujours protégés, leur avoit même fourni les moyens de ſecouer le joug de l'Eſpagne. Ils faiſoient tous leurs efforts pour armer l'Europe contre cette Puiſſance.

Louis XIV, trop fier pour ne pas réprimer leur inſolence, fit publier le 16 Avril 1671, un Manifeſte, par lequel il leur déclaroit la guerre, & en expliquoit les raiſons. Le Roi d'Angleterre, que les Hollandois avoient inſulté, joignit ſes forces à celles du Roi de France. On fit des préparatifs de part & d'autre.

Les Hollandois, voyant qu'ils alloient avoir à combattre les deux Puiſſances les plus formidables de l'Europe, chercherent à raſſembler tous ceux qui avoient marqué du talent pour la marine. Ils offrirent de l'emploi à Jean-Bart. Il n'avoit alors que vingt-un ans & quelques mois ; il ne s'étoit jamais trouvé à portée de recevoir de ces préceptes néceſſaires au commun des hommes, pour les guider dans leur conduite ; n'avoit étudié que la marine, ne ſavoit que la marine. Le génie & le jugement lui indiquerent ce qu'il devoit faire dans cette conjoncture. (1) Il refuſa les offres qu'on lui faiſoit, ne voulut pas ſe couvrir de la honte attachée à tous ceux qui portent les armes contre leur Roi & leur Patrie,

(1) Hiſt. de Dunkerque, ſeconde partie.

s'enfuit, retourna à Dunkerque. Il se mit sur un vaisseau Corsaire, montra tant de valeur qu'il se fit remarquer. Ce corsaire ne sortoit jamais de Dunkerque, qu'il ne fît des prises considérables. Les Officiers & les Matelots convenoient que c'étoit à lui qu'ils étoient en partie redevables de leurs succès; qu'il les excitoit tous par son exemple.

Son nom n'étoit encore connu que dans le port de Dunkerque. Sa réputation ne s'étendoit pas au-delà: bientôt elle fit un bruit qui se répandit jusqu'à la Cour. En 1675, il vit que ses prises lui avoient procuré une somme assez considérable; résolut d'employer ses talens pour lui-même; équipa à ses frais une Galiotte, la monta de deux pieces de canons, de trente-six hommes; alla en course, rencontra devant le Texel une Fré-

gate de dix-huit canons, de ſoixante-cinq hommes. Il eut la hardieſſe de l'attaquer ; monta à l'abordage ; s'en rendit maître, l'amena à Dunkerque, fit d'autres priſes qui le mirent en état de s'aſſocier avec pluſieurs Armateurs de ce Port (1). Ils armerent une Frégate de dix pieces de canon. Jean-Bart la monta. A peine étoit-il ſorti du port de Dunkerque, qu'il en rencontra une Hollandoiſe de douze pieces de canon, nommée *l'Eſpérance*, l'attaqua, la prit après un combat de quelques heures ; alla enſuite croiſer dans la mer Baltique ; tomba ſur une flotte marchande, compoſée d'un nombre conſidérable de vaiſſaux, eſcortée par deux Frégates, l'une de douze pieces de canon, l'autre de dix-huit. Il aborda celle-ci ; la prit ;

(1) Mémoires Chronologiques du temps.

mit l'autre en fuite ; détruiſit une partie de la flotte ; s'empara de l'autre. Ces exploits encouragerent les Armateurs qui s'étoient aſſociés avec lui ; ils firent conſtruire cinq Frégates. Jean-Bart en monta une qui ſe nommoit la *Palme*, de dix-huit canons. Etant Chef de cette petite Eſcadre, il fit mettre à la voile le 23 Mars 1676, rencontra un Vaiſſeau Hollandois, de dix pieces de canon, s'en empara, l'envoya à Dunkerque. Cette priſe fut eſtimée cinquante mille écus. Quelques jours après, il rencontra huit vaiſſeaux marchands qui venoient de Londres, étoient chargés de diverſes marchandiſes, eſcortés par trois Vaiſſeaux de Guerre, l'un de Zélande, monté de dix-huit canons, les deux autres d'Oſtende, montés de vingt-quatre & de vingt-huit. Si-tôt qu'il les apperçut, il donna

ordre à une de ſes Frégates d'attaquer les vaiſſeaux marchands ; s'élança ſur les trois qui les eſcortoient. Il monta d'abord à l'abordage du Vaiſſeau Zélandois, abattit le Capitaine à ſes pieds, força l'Equipage effrayé de ſe rendre, ſe hâta d'avancer contre le Vaiſſeau Oſtendois de vingt-huit pieces de canon ; mais celui-ci prit la fuite, l'autre qui étoit de vingt-quatre, ſuivit ſon exemple. Jean-Bart conduiſit les huit vaiſſeaux marchands à Dunkerque, avec le Vaiſſeau Zélandois qu'il avoit pris à l'abordage. Il y avoit laiſſé le corps du Capitaine qui étoit tombé ſous ſes coups. Le Lieutenant le fit embaumer ; le reporta en Hollande. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Jean-Bart : les trois Capitaines ennemis étoient regardés comme de très-braves Officiers.

(1) Jean-Bart arrivoit toujours à Dunkerque avec des priſes conſidérables, après avoir mis en fuite les Vaiſſeaux d'eſcorte & s'en être rendu maître. Au mois de Mai 1677, il rencontra ſeize Vaiſſeaux marchands, richement chargés, qui alloient de Hollande en Angleterre, étoient eſcortés par une Frégate de vingt-quatre pieces de canon. Il attaqua cette Frégate avec ſon intrépidité ordinaire : celui qui la commandoit étoit courageux, il oppoſa une réſiſtance opiniâtre. Cette réſiſtance excitoit le courage de Jean-Bart : il animoit ſes Matelots par ſon exemple : enfin, après un combat de trois heures, il ſe rendit maître de la Frégate Hollandoiſe, prit les Vaiſſeaux

(1) Mémoires Chronologiques.

marchands ; les amena à Dunkerque. Trop vif & trop bouillant pour reſter dans l'inaction, il ſe remit en courſe au mois de Septembre de la même année, avec la même Frégate, qu'il avoit fait radouber ; en rencontra une, nommée *le Neptune* de trente-ſix canons, avec un équipage aſſez conſidérable : elle eſcortoit pluſieurs Vaiſſeaux marchands. L'intrépide Jean-Bart ne balança pas à l'attaquer, alla à l'abordage, renverſa ſous ſes coups tous ceux qu'il rencontra, jetta l'épouvante dans le Vaiſſeau ennemi, s'en rendit maître, enleva les Vaiſſeaux marchands, les conduiſit en France, avec la Frégate ennemie. Louis XIV, informé des belles actions de ce redoutable Marin, lui envoya une médaille & une chaîne d'or.

Le Vaiſſeau, la *Palme*, qu'il avoit

coutume de monter ; avec lequel il s'étoit tant de fois précipité au milieu des hasards, se trouvant hors d'état de servir, par la multitude des coups de canon qu'il avoit reçus, il en prit un autre, nommé le Dauphin, de quatorze pieces de canon. Au mois de Mars 1678, il rencontra un Vaisseau Hollandois, nommé le Sehedain, de trente-deux pieces de canon, qui servoit de garde-côte devant le Texel. Ce Vaisseau, se fiant sur ses forces, alla à lui, lâcha sa bordée, crut qu'il alloit enlever le Dauphin, se repaissoit déja de la gloire d'avoir pris le redoutable Jean-Bart. La supériorité du nombre des canons, des hommes, ne jette point la crainte dans l'ame d'un guerrier qui est incapable d'en sentir. Jean-Bart ordonne qu'on monte à l'abordage ; commande & combat. Il re-

çoit pluſieurs bleſſures, renverſe ceux qui lui réſiſtent ; s'élance ſur le Commandant du Vaiſſeau ennemi ; l'abat, s'empare de ſon bâtiment.

L'Angleterre s'étoit, depuis pluſieurs années, détachée de la France, pour s'unir contr'elle à la Hollande & à l'Eſpagne : par cette réunion, la mer fut couverte d'un plus grand nombre de Vaiſſeaux ennemis, & Jean-Bart trouva plus ſouvent occaſion de combattre, de remporter des victoires, de faire des priſes. Il coula bas, fit échouer, brûla, amena au port de Dunkerque un nombre incroyable de Vaiſſeaux : les Regiſtres de la Marine en ſont remplis.

(1) La paix étant ſignée avec toutes les Puiſſances, vers la fin de 1678, le Roi, qui avoit ſouvent en-

(1) Mémoires Chronologiques.

tendu vanter le grand courage & la grande capacité de Jean-Bart, voulut l'avoir à ſon ſervice, lui donna le commandement d'une Frégate de quatorze canons, avec ordre d'aller croiſer contre les Saletins. Il prit un Corſaire de cette Nation, monté de ſeize canons & de quarante hommes d'Equipage ; l'amena à Toulon (1). Monſieur de Vauban avoit ſouvent entendu parler de Jean-Bart : il conçut une haute idée de ce Marin ; vanta ſon mérite à Louis XIV, qui le fit Lieutenant de Vaiſſeau.

L'Eſpagne ayant refuſé de céder à la France les équivalens pour les Places qu'elle lui avoit rendues à la paix, Louis XIV réſolut de ſe faire juſtice par lui-même ; fit entrer des troupes ſur les terres d'Eſpagne ; y prit

(1) Hiſt. de Dunkerque.

prit plusieurs Places. L'Espagne, malgré la foiblesse où elle se trouvoit alors, déclara la guerre à la France, en 1683. Elle espéroit que toutes les autres Puissances de l'Europe se réuniroient à elle, pour arrêter les projets ambitieux qu'on attribuoit à Louis XIV. Elle se trompa : la Hollande refusa de se prêter aux sollicitations du Prince d'Orange ; Charles II, Roi d'Angleterre, ne vouloit point rompre avec la France ; l'Empereur étoit occupé contre les Turcs. Louis XIV tourna toutes ses forces de terre & de mer contre les Espagnols. Jean-Bart eut le commandement d'une Frégate, avec ordre de croiser dans la Méditerranée. Il rencontra un Vaisseau de guerre Espagnol, dans lequel il y avoit trois cens & cinquante soldats Espagnols ; l'attaqua ; le prit ; le conduisit

à Breſt. Peu de temps après, il s'embarqua avec le ſieur d'Amblimont, ſur le Vaiſſeau le Modéré, faiſant partie de la Flotte qui devoit aller attaquer celle des Eſpagnols, aux environs de Cadix. Les deux armées navales ſe rencontrerent, ſe livrerent un combat furieux. Jean-Bart y fit des prodiges de valeur; prit deux vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, quoiqu'il eût été bleſſé à la cuiſſe. (1) En 1689, il monta une Frégate de vingt-quatre pieces de canon, partit de Dunkerque avec le Chevalier de Forbin, qui en montoit une de ſeize. Ils avoient reçu ordre d'eſcorter pluſieurs Vaiſſeaux marchands, chargés pour le compte du Roi, & qui alloient à Breſt. Pendant le trajet, ils rencontrerent un Corſaire Hol-

(1) Mémoires du Chevalier de Forbin.

landois de quatorze pieces de canon ; lui donnerent la chaſſe ; le joignirent ; monterent à l'abordage. Le Corſaire ſe battit en déſeſpéré ; ne ſe rendit qu'après avoir perdu la plus grande partie de ſon équipage. Jean-Bart & le Chevalier de Forbin le conduiſirent à Breſt avec les vaiſſeaux qu'ils eſcortoient. Ils reçurent ordre d'aller au Havre, pour eſcorter vingt autres Vaiſſeaux marchands qui étoient prêts à partir : au milieu de la Manche, par le travers des Caſquettes, ils rencontrerent deux Vaiſſeaux de guerre Anglois, de cinquante pieces de canon. Le Prince d'Orange, qui étoit monté depuis peu ſur le Trône d'Angleterre, avoit engagé cette Puiſſance à ſe déclarer contre Louis XIV.

A force de voiles, les deux Vaiſſeaux Anglois arriverent ſur la Flotte

Françoiſe. Le Chevalier de Forbin conſeilla à Jean-Bart de prendre le large. Jean-Bart lui dit qu'il ne ſe couvriroit jamais de la honte d'avoir fui devant l'Ennemi. Il commandoit la Flotte, il fallut obéir. Jean-Bart & Forbin armerent trois des plus forts Vaiſſeaux marchands; prirent des Matelots dans les autres; leur donnerent ordre d'attaquer un des deux Vaiſſeaux ennemis, afin de l'occuper pendant qu'ils combattroient contre l'autre. Jean-Bart dit au Chevalier de le ſeconder; alla à pleines voiles ſur un des Vaiſſeaux Anglois; mais le vent devint calme à l'inſtant, lui fit faire un faux abordage; ſon beaupré s'embarraſſa dans les haubans du Vaiſſeau ennemi. Le Chevalier de Forbin vint promptement à ſon ſecours: Jean-Bart ſe dégagea; ils attaquerent l'Ennemi avec

tant de fureur, qu'ils le forcerent d'abandonner ſon pont & le gaillard; ils ſe voyoient au moment de s'en rendre maîtres : mais le ſecond Vaiſſeau Anglois vint à ſon ſecours. Les trois Vaiſſeaux marchands, au lieu de lui livrer combat, comme on en étoit convenu, lâcherent priſe. Ce Vaiſſeau attaqua les deux Frégates Françoiſes, à la petite portée du fuſil, ce qui fit changer l'ordre du combat, qui devint alors terrible. Jean-Bart & le Chevalier de Forbin ſe battirent comme deux lions en fureur, pour donner le temps aux Vaiſſeaux marchands de fuir. Enfin, la plus grande partie de l'Equipage des Frégates Françoiſes périt; les deux Capitaines furent bleſſés; leurs Vaiſſeaux raſés de l'avant à l'arriere : ils ſe rendirent, ne pouvant plus ſe défendre. La victoire coûta cher aux

Anglois : ils perdirent une quantité prodigieuſe de Matelots & d'Officiers, du nombre deſquels fut le Capitaine. Le Contre-Maître prit le commandement des deux Vaiſſeaux, conduiſit Jean-Bart & le Chevalier de Forbin à Plimouth, avec leurs Frégates; traita les priſonniers fort dûrement. Il étoit fâché de voir que leur courage & leur opiniâtreté lui avoient coûté très-cher, & facilité aux Bâtimens marchands le moyen de s'enfuir à la Rochelle. On dépouilla le Chevalier de Forbin, & on laiſſa Jean-Bart avec ſes habits, parce qu'il parloit Anglois. Le Gouverneur de Plimouth donna d'abord des marques de conſidération à ces deux Officiers; les fit manger avec lui; les traita même magnifiquement: mais il ne fit pas rendre les habits au Chevalier de Forbin. Le repas étant

achevé, il les fit conduire dans une petite auberge, où on les enferma dans une chambre dont les fenêtres étoient grillées : on mit en outre des gardes à la porte. On crut qu'on ne pouvoit assez prendre de précautions pour retenir en prison un homme aussi entreprenant que Jean-Bart.

Une pareille situation ne pouvoit manquer d'impatienter deux hommes tels que Jean-Bart & Forbin : ils s'occupoient sans cesse à chercher les moyens de sortir de captivité. Le hasard les leur procura : un Matelot Ostendois, parent de Jean-Bart, conduisoit un petit Bâtiment de sa Nation : il fut tellement battu par la tempête, qu'il se trouva obligé de relâcher à Plimouth pour se refaire (1). Il apprit que Jean-Bart y étoit de-

(1) *Id. Ibid.*

tenu priſonnier ; demanda & obtint la permiſſion de l'aller voir. Forbin & Jean Bart lui communiquerent le projet qu'ils avoient formé de s'évader ; lui offrirent douze cens livres, s'il vouloit leur prêter du ſecours : cette ſomme le tenta ; il leur apporta une lime pour limer une des grilles de leurs fenêtres. Ils mirent dans leur complot un Chirurgien qui panſoit leurs bleſſures : il étoit François, avoit été pris ſur un Vaiſſeau de cette Nation, deſiroit beaucoup de s'en retourner en France. Deux Mouſſes chargés d'avoir ſoin d'eux, furent gagnés par leurs promeſſes ; les ſervirent avec zele. Au bout d'onze jours, les Mouſſes dirent aux priſonniers qu'ils pouvoient partir ; qu'ayant trouvé un batelier ivre, étendu dans ſon canot, ils l'avoient tranſporté dans un autre, & conduit le ſien

dans un endroit écarté du port; qu'ils pourroient s'y embarquer pendant la nuit, ſans être apperçus. Ils prierent le Chirurgien de dire au Matelot Oſtendois de porter du pain, de la bierre, du Fromage, une bouſſole, un compas, une carte marine dans le canot que les Mouſſes avoient mis à l'écart; de tenir le tout prêt pour minuit. Les deux priſonniers ſe hâterent de limer la grille d'une de leurs fenêtres, & ſi-tôt que le Matelot Oſtendois eut jetté une pierre par cette fenêtre, comme ils en étoient convenus, ils attacherent leurs draps aux débris de la grille; deſcendirent; trouverent le Matelot qui les attendoit; ſe rendirent promptement au canot, avec le Chirurgien & les deux Mouſſes. Le Chevalier de Forbin, qui n'étoit pas encore guéri de ſes

bleſſures, ſe chargea du gouvernail. Jean-Bart prit le grand aviron; un des Mouſſes prit le petit. En traverſant la rade, ils rencontrerent pluſieurs Vaiſſeaux Anglois qui croiſoient. On cria: *Où va le canot.* Jean-Bart, qui, comme nous l'avons dit, ſavoit l'Anglois, répondit : *Pêcheur.*

Un brouillard fort épais, qui s'étoit élevé pendant la nuit, favoriſa leur fuite. Ils mirent deux jours & demi à traverſer la manche. Jean-Bart étoit jeune & vigoureux; il rama pendant tout ce temps avec un courage qui étonna le Chevalier de Forbin : il ne diſcontinuoit que pour manger; ce qu'il faiſoit même avec beaucoup de précipitation. Ils arriverent enfin ſur les côtes de Bretagne, après avoir fait ſoixante-quatre lieues; aborderent près d'un village nommé Harqui, à ſix lieues de Saint-Malo. Ils y trou-

verent une brigade de six hommes, chargés d'arrêter les Religionnaires qui passoient en Angleterre. Un de ces soldats reconnut le Chevalier de Forbin; alla à lui; le salua; lui dit que le bruit s'étoit répandu qu'ils étoient morts Jean-Bart & lui. Ils allerent à Saint-Malo, trouverent plusieurs marchands qui leur offrirent de l'argent.

Le Chevalier de Forbin se rendit à la Cour : Jean-Bart, qui n'y avoit aucun appui, ne voulut pas y aller : il craignoit qu'on ne leur reprochât de s'être mal défendus : mais la renommée les y avoit devancés. Ceux qui formoient l'Equipage des Vaisseaux Marchands avoient fait connoître la valeur de Forbin & de Jean-Bart; assurés que c'étoit à elle seule qu'ils étoient redevables de leur conservation; & que ces deux braves Officiers

s'étoient sacrifiés pour les sauver. Le Chevalier de Forbin instruit des sentimens du Roi à leur égard, alla chez M. Seignelai, Ministre de la Marine. Ce Seigneur le reçut avec beaucoup d'accueil; le présenta au Roi, qui lui marqua des bontés; lui demanda les détails de son aventure; lui donna quatre cents écus de gratification. Le Chevalier de Forbin assure qu'il dit au Roi que Jean-Bart avoit partagé les dangers avec lui; que sa valeur étoit à toute épreuve; enfin qu'il étoit digne des attentions & des bontés de Sa Majesté. Le Monarque sut bon gré au Chevalier de Forbin de rendre justice à Jean-Bart; & dit à M. de Louvois, qui étoit alors auprès de lui : *Le Chevalier de Forbin fait une action qui n'a guere d'exemple à ma Cour*; il le fit Capitaine de Vaisseau; donna le mê-

me grade à Jean-Bart; lui envoya la même gratification. Cette action mériteroit effectivement de grands éloges ſi on pouvoit en croire le Chevalier de Forbin; mais il eſt ſuſpect lorſqu'il parle de lui, comme on le verra dans la ſuite.

En 1690, le Roi fit faire un armement conſidérable à Breſt; en donna le commandement au Comte de Tourville, qu'il fit Vice-Amiral. Jean-Bart, qui étoit alors à Dunkerque, eut ordre de monter l'Alcion, de quarante canons, & de deux cens-vingt-hommes d'Equipage; d'aller joindre la Flotte de Breſt: elle ſe trouva compoſée de ſoixante-dix-huit Vaiſſeaux de guerre & de vingt-un Brûlots. Elle mit à la voile le 23 Juin 1690; entra dans la Manche le 29, rangea les côtes d'Angleterre. Le 4 Juillet, le Comte de

Tourville chercha quelqu'un qui fût assez hardi, & en même temps assez adroit pour aller reconnoître l'ennemi. Jean-Bart se présenta ; se mit dans une petite chaloupe avec des filets, avança pendant la nuit vers les Ennemis. On cria : *Qui vive !* il répondit en Anglois : *Pêcheur*. On le laissa tranquille : il examina avec attention la position des Ennemis, revint en rendre compte à M. de Tourville. Leur armée n'étoit composée que de cinquante-sept Vaisseaux de guerre, de trente petits Bâtimens, tant Frégates que Brûlots. Elle étoit au vent, rangée sur une même ligne ; les Vaisseaux n'étant éloignés que d'un demi-cable les uns des autres. Les Hollandois avoient l'avant-garde ; l'Amiral Rouge d'Angleterre faisoit le corps de bataille ; l'Amiral Bleu de la même Nation, faisoit l'ar-

riere-garde. Tous leurs Vaiſſeaux étoient plus forts que ceux de France : il y en avoit plus de douze de cent pieces de canon ; les autres étoient à proportion. Au vent de cette ligne étoient leurs Brûlots & les autres Bâtimens. En conſéquence de ce renſeignement, M. le Comte de Tourville ſe prépara au combat ; rangea ſon armée en ordre de bataille ; alla aux Ennemis ; les attaqua ſur les neuf heures du matin. Pendant ce combat, qui dura une partie de la journée, les Hollandois montrerent beaucoup plus de courage que les Anglois. Six de leurs gros Vaiſſeaux furent démâtés & criblés : ils en firent échouer pluſieurs autres, que les François brûlerent : leur perte monta enfin à quinze Vaiſſeaux : les deux tiers de leurs Equipages furent tués ou mis hors de combat. Du côté des

François, il n'y eut que quatre cens hommes de tués, & environ cinq cens de bleſſés.

Après le combat, les deux flottes alliées ſe retirerent dans la Tamiſe pour ſe radouber. Les Etats de Hollande, inſtruits de la défaite de leur marine, armerent promptement quatorze gros vaiſſeaux; les firent paſſer dans la Tamiſe pour y joindre les autres. L'Armée Françoiſe regagna les côtes de France : on débarqua les bleſſés & les malades à Honfleur & au Havre.

Pendant que M. de Tourville faiſoit réparer ſes vaiſſeaux, Jean-Bart fit promptement radouber le ſien, qui n'avoit été que fort légérement endommagé, quoiqu'il ſe fût battu longtemps avec un courage qui effrayoit les ennemis, excitoit le courage de ceux qui étoient avec lui. Il alla croi-

ſer ſur les côtes de Hollande ; détruiſit la pêche des Hollandois, coula bas preſque tous leurs vaiſſeaux pêcheurs. Les Etats de Hollande ſe plaignirent beaucoup : mais leurs plaintes faiſoient l'éloge de Jean Bart. Ce ne fut pas aſſez pour lui d'avoir fait ſentir les effets de ſon activité à une partie des ennemis de ſa nation, il voulut encore montrer ſon courage à une autre. En revenant à Dunkerque, il rencontra deux Vaiſſeaux Anglois qui tranſportoient en Angleterre quatre cens cinquante ſoldats Danois ; les attaqua ſur le champ ; les enleva preſqu'auſſi-tôt ; les emmena avec lui. Il alla enſuite à Breſt joindre la Flotte : on le détacha avec quatre autres Vaiſſeaux de guerre, deux Brûlots commandés par le Marquis d'Amfreville, pour aller en Irlande appuyer ceux qui tenoient le

parti du Roi Jacques. Pendant ce temps le Comte de Tourville fit une deſcente en Angleterre, du côté de Torbay; brûla douze Vaiſſeaux ennemis qui étoient dans la baie de Tingmouth; retourna à Breſt vers le milieu du mois d'Août 1690.

Le Roi avoit fait charger à Hambourg deux Vaiſſeaux de poudre, de cuivre, de plomb, d'armes, &c. Ils étoient reſtés à l'Elbe, où on les radouboit. On eut peur que les Hollandois n'en fuſſent informés & ne s'en emparaſſent : on chercha quelqu'un qui fût capable de les eſcorter & de les défendre : Jean-Bart fut nommé pour cette expédition. Il partit ſur le champ; ſe rendit à Hambourg; apprit que les deux Vaiſſeaux n'étoient pas encore prêts. Trop actif pour reſter dans l'inaction, il alla croiſer ſur ces côtes; rançonna

pour quarante-cinq mille écus de Bâtimens qui revenoient de la pêche de la Baleine ; retourna à Dunkerque avec ces rançons & les deux Navires chargés de marchandiſes ; brava pluſieurs Vaiſſeaux de guerre Hollandois que les Ennemis avoient envoyés ſur ſon paſſage pour l'arrêter.

Louis XIV, inſtruit que les Ennemis faiſoient tous leurs efforts pour réparer la perte qu'ils avoient eſſuyée dans la Manche l'année précédente, envoya ordre à M. le Comte de Tourville de faire tous les préparatifs qu'il croiroit néceſſaires pour leur réſiſter. Le Comte ſe rendit à Breſt ; fit la revue de la Flotte, de ſes Equipages ; ſe tint prêt à partir. Jean-Bart fut chargé de commander le Vaiſſeau *l'Entendu*, dans l'Eſcadre Bleue : il étoit de ſoixante-ſix pieces de canon & de quatre cens hom-

mes d'Equipage : mais il ne ſe paſſa rien de remarquable cette année entre la Flotte des Ennemis & celle de France. Jean-Bart ſe retira à Dunkerque pour attendre les ordres du Roi. Les Hollandois & les Anglois bloquerent ce port de maniere qu'ils empêchoient tous les gros Vaiſſeaux d'y entrer & d'en ſortir. Jean-Bart, impatient de ſe voir ainſi enfermé, réſolut de tout tenter pour ſortir de cette inſupportable oiſiveté. Il fit propoſer à M. de Pontchartrain, alors Miniſtre de la Marine, & ſucceſſeur de M. de Seignelai, mort depuis peu, d'armer une Eſcadre de petits Vaiſſeaux ; aſſura ce Miniſtre qu'il paſſeroit avec cette Eſcadre par les intervalles des Vaiſſeaux ennemis ; qu'il gagneroit la pleine-mer ; iroit interrompre le commerce que les Anglois & les Hollandois faiſoient

avec trop de tranquillité dans le Nord. M. de Pontchartrain goûta d'abord ſon projet ; lui manda de faire l'armement qu'il propoſoit ; lui fit tenir l'argent qui pouvoit lui être néceſſaire (1). La Cour a toujours été remplie d'envieux : il s'y en trouva alors qui virent avec dépit qu'un homme d'une naiſſance obſcure fixoit l'attention du Miniſtre ; étoit chargé d'une expédition de la plus grande importance. Ils dirent que le projet de Jean-Bart étoit impraticable ; qu'il engageoit le Roi à faire des dépenſes inutiles. Le Miniſtre les crut trop facilement ; écrivit d'une maniere un peu dure à Jean-Bart ; lui ordonna de diſcontinuer l'armement.

Un homme d'un caractere moins ferme ſeroit reſté accablé ſous le coup

(1) *Id. Ibid.* Mémoires du temps.

que l'envie lui portoit ; mais Jean-Bart fit une réponſe concertée avec le Chevalier de Forbin ; manda au Miniſtre que ſon projet étoit ſi bien combiné, qu'il ne doutoit pas de la réuſſite ; lui préſenta les moyens qu'il employeroit pour y parvenir ; ſe chargea de tous les événemens, aſſura que les intérêts du Roi demandoient qu'on le laiſſât continuer. M. de Pontchartrain céda à ſes raiſons ; lui répondit d'une maniere obligeante ; l'engagea à continuer. L'armement étant achevé, ils mirent à la voile pendant la nuit. Jean-Bart, qui étoit à la tête de l'eſcadre, dit aux autres Capitaines de le ſuivre & de l'imiter. Il paſſa par un des intervalles qui étoient entre les Vaiſſeaux ennemis ; lâcha ſes deux bordées de canon : les autres l'imiterent. Jean-Bart étoit en pleine-mer, & les Ennemis dans leur ſurpriſe,

n'avoient pas encore ſongé à l'attaquer. Au point du jour il ſe trouva hors de leur vue. Vers le ſoir il apperçut quatre Vaiſſeaux qui faiſoient la même route que lui. Il crut d'abord qu'ils avoient été détachés de ceux qui faiſoient le blocus de Dunkerque; les envoya reconnoître, apprit que c'étoient trois Vaiſſeaux marchands Anglois richement chargés pour la Ruſſie; eſcortés par un Vaiſſeau de guerre. Il les ſerra de près pendant la nuit; attaqua dès le point du jour le Vaiſſeau de guerre; le prit, ſans eſſuyer beaucoup de réſiſtance; s'empara des trois Vaiſſeaux marchands. Jean-Bart avoit reçu ordre de la Cour de brûler tous les Vaiſſeaux ennemis qu'il prendroit: mais Patoulet, Intendant de Dunkerque, étoit occupé de ſes intérêts; il modifia ſes ordres; lui fit enten-

dre que l'intention de la Cour étoit d'en excepter les prises d'une certaine importance ; lui donna même un Commissaire, avec ordre de lui remettre les prises qui seroient de quelque importance. Comme les quatre Vaisseaux valoient au moins quatre millions, le Commissaire de l'Intendant s'en empara, les fit amariner, & conduire par une Frégate à Bergue en Norvege. Deux jours après, l'Escadre de Jean-Bart rencontra encore la Flotte Hollandoise de la pêche aux harangs, qui n'étoit escortée que par un Vaisseau de guerre : les Hollandois la croyoient en sûreté, imaginant que les Anglois, qui bloquoient le port de Dunkerque, empêcheroient le redoutable Jean-Bart d'en sortir. Il enleva le Vaisseau de guerre, brûla tous les autres ; prit les Equipages sur ses Vais-

Vaiſſeaux; relâcha les priſonniers ſur les côtes d'Angleterre. Il alla enſuite croiſer ſur celles d'Ecoſſe; mit pied à terre; fit retrancher vingt hommes de ſes Equipages dans un endroit où ils pouvoient couvrir les chaloupes, les canots, & favoriſer la retraite. Il pilla & brûla pluſieurs Villages. L'allarme ſe répandit dans les environs; on forma un petit corps de Cavalerie & d'Infanterie, qui pouvoit monter à trois cens hommes. Les vingt François qui étoient retranchés, firent un feu violent ſur eux; les mirent en fuite. Jean-Bart brûla pluſieurs pêcheries, avant de quitter l'Ecoſſe. Il mit enſuite à la voile; alla débarquer à Bergue en Norvege, où on avoit envoyé, comme nous l'avons dit plus haut, les trois Vaiſſeaux marchands & le Vaiſſeau de guerre qui les eſcortoit. La

manière dont le Chevalier de Forbin parle de Jean-Bart dans ſes Mémoires, annonce qu'il étoit alors jaloux de voir qu'un homme d'une naiſſance beaucoup inférieure à la ſienne, avoit un mérite beaucoup ſupérieur au ſien. Il dit qu'ayant été ſéparé de l'Eſcadre, il arriva à Bergue quelque temps après Jean-Bart; qu'il le trouva occupé à boire dans un cabaret d'où il ne ſortoit point, ne s'occupant nullement de ſes affaires; que le Gouverneur le prenoit pour un ſimple Corſaire; en faiſoit ſi peu de cas, qu'il lui avoit enlevé les priſes qu'ils avoient faites, Forbin & lui, au commencement de la campagne, ſans que Jean Bart y apportât la moindre oppoſition. Il ajoute qu'il repréſenta à Jean-Bart combien il avoit tort de ſouffrir un traitement auſſi

injurieux ; alla chez le Gouverneur, qui entendoit un peu le François ; lui demanda, d'un ton assez vif, pourquoi il s'étoit emparé des prises que les Vaisseaux du Roi de France avoient faites ; que le Gouverneur lui répondit qu'il ignoroit que ces Vaisseaux appartinsent à Sa Majesté Très-Chrétienne ; qu'il les avoit pris pour des Corsaires particuliers ; que d'ailleurs il falloit s'adresser à l'Intendant. Le Chevalier de Forbin assure que l'Intendant le renvoya froidement au Gouverneur ; que voyant qu'on se moquoit ainsi d'eux, il conseilla à Jean-Bart de se faire justice lui-même ; qu'ils armerent sur le champ les canots & les chaloupes, allerent à bord des prises, en chasserent les Danois qui les gardoient.

Le Chevalier de Forbin continue

ſon éloge; aſſure qu'il écrivit, de ſon chef, M. de Pruneviau, Ambaſſadeur du Roi de France auprès de Sa Majeſté Danoiſe; le pria de ſe plaindre à ce Monarque de l'inſulte que le Gouverneur & l'Intendant de Bergue avoient faite au Pavillon du Roi de France; qu'ils viſiterent enſuite leurs Vaiſſeaux; trouverent que leurs balots avoient été ouverts & pillés; qu'ils firent faire un inventaire de ce que leurs priſes contenoient; en dreſſerent procès-verbal; reçurent le témoignage de ceux qui étoient reſtés dans les Vaiſſeaux qu'ils avoient pris; que le Commiſſaire qui les accompagnoit depuis Dunkerque, ſe trouvant coupable, fut mis aux fers; qu'ils ordonnerent les arrêts au Capitaine de la Frégate qui avoit eſcorté les priſes.

Eſt-il vraiſemblable qu'un homme

d'un caractere auſſi bouillant & auſſi ennemi du repos que Jean-Bart, reſtât dans une parfaite tranquillité, comme l'annonce Forbin; même dans une ſtupide indolence, pendant qu'on le dépouilloit du fruit de ſes travaux & de ſon courage. On ne ſe perſuadera jamais qu'une ame élevée comme la ſienne, fût capable de pareilles baſſeſſes.

Lorſque le Chevalier de Forbin fait le récit des actions de Jean-Bart auxquelles il aſſiſte, il s'en attribue toute la gloire; ne ſemble enfin écrire que ce que la vanité lui dicte. Pour prouver ce qu'il annonce, il préſente ce célebre Marin comme un ſtupide; incapable de former aucun projet, d'exécuter aucune entrepriſe importante; garde un profond ſilence ſur les actions auxquelles il n'a eu aucune part, dont il ne peut, par

conſéquent, s'attribuer la gloire. En voici une qui a été atteſtée par pluſieurs perſonnes du temps, & écrite dans pluſieurs Mémoires : elle ne ſe trouve cependant pas dans ceux de Forbin.

Pendant que Jean-Bart étoit à Bergue, un Anglois qui commandoit deux Vaiſſeaux y aborda, alla dans un lieu public où les étrangers avoient coutume de ſe rendre pour ſe rafraîchir. Il apperçut un homme dont l'air fier & déterminé, la taille haute & robuſte le frapperent. L'entendant parler facilement Anglois, il eut la curioſité de ſavoir qui il étoit. Ceux auxquels il le demanda, lui répondirent que c'étoit Jean-Bart. *C'eſt lui que je cherche*, dit-il. *C'eſt lui-même*, lui répondit-on. Cet Anglois lia converſation avec lui ; après un entretien aſſez court, il lui dit qu'il le cher-

choit ; qu'il avoit envie d'en venir aux priſes avec lui. *Cela eſt très-facile*, lui répondit Jean-Bart : *J'ai beſoin de munitions, & partirai ſi-tôt que j'en aurai reçu. Je vous attendrai*, lui répondit l'Anglois. Jean-Bart apprit qu'un Vaiſſeau parti de Breſt pour lui en apporter avoit été pris par les Fleſſinguois ; vendit une de ſes priſes, acheta des proviſions. Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins, le Roi de Danemark fit écrire au Gouverneur de la Ville, une lettre remplie de plaintes & de menaces. L'Ambaſſadeur de France avoit repréſenté à Sa Majeſté Danoiſe, qu'on avoit manqué au droit des gens, en inſultant dans ſes états les Vaiſſeaux du Roi de France, avec lequel il n'étoit point en guerre. Le Gouverneur alla prier Jean-Bart & Forbin de le juſtifier auprès du Roi

ſon maître. Ils lui répondirent que leur honneur ne permettoit pas qu'ils ſe contrediſſent ; lui promirent ſeulement de prier l'Ambaſſadeur de France de s'intéreſſer pour lui : ils lui tinrent parole.

Lorſque Jean-Bart eut fait les préparatifs pour ſon départ, il avertit le Capitaine Anglois qu'il mettroit à la voile le lendemain. L'Anglois répondit qu'ils ſe battroient lorſqu'ils ſeroient en pleine mer ; mais qu'étant dans un port neutre, ils devoient ſe traiter réciproquement avec amitié ; l'invita à déjeûner le lendemain à ſon Bord, avant de partir. Jean-Bart lui répondit : *Le déjeûner de deux ennemis comme vous & moi qui ſe rencontrent, doit être des coups de canon, des coups de ſabre.* Le Capitaine Anglois inſiſta. Jean-Bart étoit brave ; par conſéquent in-

capable de baſſeſſe : il jugea du Capitaine Anglois par lui ; accepta ſon déjeûner ; ſe rendit à ſon Bord ; prit un peu d'eau-de-vie, fuma une pipe ; dit au Capitaine Anglois : *Il eſt temps de partir.* L'Anglois lui dit : *Vous êtes mon priſonnier : j'ai promis de vous prendre, de vous amener en Angleterre.* Jean-Bart jetta ſur lui un regard qui annonçoit ſon indignation & ſa fureur ; alluma ſa méche, cria *à moi* ; renverſa quelques Anglois qui étoient ſur le pont ; dit : *Non je ne ſerai pas ton priſonnier : le Vaiſſeau va ſauter.* Tenant ſa mêche allumée, il s'élança vers un baril de poudre qu'on avoit, par haſard, tiré de la ſainte-barbe. Tout l'Equipage Anglois ſe voyant prêt de périr fut ſaiſi d'effroi. Les François qui étoient dans les Vaiſſeaux de Jean-Bart l'avoient entendu : ils ſe mirent promp-

tement dans des chaloupes ; monterent à l'abordage du Vaiſſeau où il étoit, hacherent en pieces une partie des Anglois ; firent les autres priſonniers ; s'emparerent du Vaiſſeau. En vain le Capitaine Anglois repréſenta qu'il étoit dans un Port neutre, Jean-Bart l'emmena; le conduiſit à Breſt. Il laiſſa au port de Bergue, l'autre Vaiſſeau Anglois qui n'étoit pas complice de la trahiſon du Capitaine.

Lorſque Jean-Bart & Forbin furent arrivés à Dunkerque, ils reçurent ordre d'aller à la Cour, pour rendre compte de leur conduite. Patoulet, cet Intendant de Dunkerque, dont nous avons parlé, avoit cherché à les y deſſervir. Ils délibérerent ſur le parti qu'ils avoient à prendre, convinrent que Forbin prendroit la poſte; iroit droit à Verſailles ; que Jean-

Bart, ne connoiſſant pas ce pays, ſe rendroit à petites journées à Paris; qu'il y reſteroit ſans ſe faire connoître, juſqu'à ce qu'il eût reçu de ſes nouvelles. Forbin alla chez M. de Pontchartrain; juſtifia ſi bien auprès de lui ſa conduite & celle de Jean-Bart, que ce Miniſtre le préſenta le lendemain au Roi, qui le reçut avec bonté; lui demanda où étoit Jean-Bart; lui dit qu'il vouloit le voir. Sa Majeſté avoit ſouvent entendu parler des actions étonnantes de Jean-Bart. Ce célebre marin ſe rendit à la Cour; ſe préſenta pour entrer chez le Roi (1). Mais comme il n'étoit pas encore jour, il reſta dans l'antichambre, tira ſa pipe, battit ſon briquet; ſe mit à fumer : tous ceux qui étoient préſens furent étonnés de voir qu'il ſe trou-

(1) Mémoires du temps, manuſcrits.

vât un homme assez hardi pour prendre une pareille liberté. Les gardes voulurent le faire sortir, disant qu'il n'étoit pas permis de fumer chez le Roi. Il leur répondit avec un air de sang froid : *J'ai contracté cette habitude au service du Roi mon maître ; elle est devenue un besoin pour moi ; je crois qu'il est trop juste pour trouver mauvais que j'y satisfasse*, & continua à fumer. Comme il n'avoit jamais paru à la Cour, il n'y avoit que le Chevalier de Forbin qui le connût : mais il craignoit les suites de cette aventure ; n'osa dire qu'il étoit venu avec lui. On alla avertir le Roi qu'un homme avoit la hardiesse de fumer dans son appartement, & refusoit d'en sortir. Louis XIV dit en riant : *Je parie que c'est Jean-Bart ; laissez-le faire.* Lorsqu'il entra, Sa Majesté le reçut avec accueil ; lui dit : *Jean-Bart, il n'est*

permis qu'à vous de fumer chez moi. Au nom de Jean-Bart, qui étoit fort connu, à l'accueil que le Roi fit à cet homme ſingulier, tous les Courtiſans furent étonnés; ſe rangerent autour de lui, lorſqu'il eut quitté le Roi; lui demanderent comment il avoit fait pour ſortir de Dunkerque avec ſa petite eſcadre, pendant que ce port étoit bloqué par une flotte Angloiſe. Il les fit tous ranger ſur une ligne; les écarta à coups de coude, à coups de poing; paſſa au milieu d'eux; ſe retourna; leur dit: *Voilà comme j'ai fait.* Quelques-uns rentrerent chez le Roi en riant; lui raconterent ce qui venoit de ſe paſſer. Louis XIV voulut s'amuſer; fit appeller Jean-Bart, &, croyant l'embarraſſer, lui demanda comment il avoit paſſé au travers de la flotte Angloiſe qui bloquoit Dunkerque. Il lui répondit en termes éner-

giques, enfin en langage Marin, qu'il leur avoit envoyé ſes bordées de tribord & de bas-bord. Les Courtiſans marquerent de la ſurpriſe. Le Roi leur dit : *Il me parle un peu groſſiérement ; mais il agit bien noblement pour moi.* Les parcourant enſuite des yeux, il ajouta : *Y en a-t-il un parmi vous qui ſoit capable de faire ce qu'il a fait?* A cette queſtion accablante, ils baiſſerent tous la tête. Le nom de Jean-Bart rempliſſoit tout Verſailles : les petits maîtres ſe diſoient : *Allons voir le Chevalier de Forbin qui mene l'Ours.*

Louis XIV lui fit donner une reſcription de mille écus ſur le Tréſor Royal. C'étoit un nommé *Pierre Gruin* qui devoit la payer ; il demeuroit dans la rue du grand Chantier, au Marais. Jean-Bart ſe rend à Paris ; va dans la rue du Grand-

Chantier ; demande de porte en porte ou demeure Pierre Gruin ; trouve ſa maiſon ; dit au Portier : *N'eſt-ce pas ici que demeure Pierre Gruin ?* Le portier lui répond : *C'eſt ici que demeure M. Gruin.* Jean-Bart entre ; monte l'eſcalier ; ouvre les portes ; arrive au lieu où M. Gruin eſt à dîner avec pluſieurs perſonnes de ſes amis ; dit : *Lequel de vous eſt Pierre Gruin ?* Pierre Gruin lui répond : *C'eſt moi qu'on appelle M. Gruin.* Jean-Bart lui préſente ſa reſcription. M. Gruin la prend ; la lit, paſſe la main par-deſſus ſon épaule, comme pour la lui rendre ; la laiſſe tomber, dit : *Vous repaſſerez dans deux jours.* Jean-Bart tire ſon ſabre, qu'il portoit toujours au lieu d'épée, lui dit : *Ramaſſe cela & paie toute-à-l'heure.* Un de ceux qui étoit à dîner avec M. Gruin, reconnoît Jean-Bart ; dit

à M. Gruin : *Payez ; c'eſt Jean Bart : il ne faut pas plaiſanter avec lui.* M. Gruin ſe leve, ramaſſe la reſcription ; dit à Jean-Bart de le ſuivre, qu'il va le payer. Il paſſe dans ſon bureau ; prend des ſacs remplis d'argent blanc ; va pour les peſer. Jean-Bart lui dit : *Il me faut de l'or.* M. Gruin, que la peur a rendu poli, le paie en or.

On conſeilla à Jean-Bart de s'habiller promptement pour remercier Sa Majeſté des bontés qu'Elle avoit eues pour lui, & prendre congé d'Elle. Il ſe fit faire un habit, une veſte, une culotte, de drap d'or ; fit tout doubler de drap d'argent, même la culotte. Cette doublure le gênoit beaucoup, principalement celle de la culotte, ce qui fit rire le Roi & toute la Cour, lorſqu'on fut inſtruit de cette ſimplicité. Le Chevalier de

Forbin, jaloux de voir que le Roi & les Miniſtres marquoient beaucoup plus de bontés à Jean-Bart qu'à lui, qu'il l'éclipſoit tout-à-fait, demanda à être mis dans le département de Breſt, afin de ne plus ſervir avec Jean-Bart.

Jean-Bart étoit étranger à la Cour: il s'y déplaiſoit. Son courage & ſon activité le rappelloient au milieu des hazards : il retourna à Dunkerque, où il apprit la triſte nouvelle de la défaite de la Flotte Françoiſe par celles des Hollandois & des Anglois combinées. Nous croyons qu'il n'eſt pas hors de notre ſujet de dire deux mots de cette triſte aventure : en parlant d'un Marin, on doit annoncer ce qui ſe paſſa dans la Marine de ſon temps.

Louis XIV fit en 1692 tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour

rétablir le Roi Jacques ſur le Trône d'Angleterre. Il fit équiper deux Flottes, l'une dans l'Océan, ſous les ordres du Comte de Tourville, l'autre dans la Méditerranée, commandée par le Comte d'Etrées. Le Roi Jacques ſe rendit ſur les côtes de Bretagne, avec toute ſa Cour; y trouva les troupes Irlandoiſes, pluſieurs régimens François, & trois cens Vaiſſeaux de tranſport pour embarquer ces troupes, avec des munitions de guerre, & qui devoient être eſcortés par le Comte d'Etrées. Tout ſembloit ſi bien concerté, qu'on regardoit le ſuccès de cette entrepriſe comme infaillible : mais les vents ne permirent pas au Comte d'Etrées & à ſa Flotte de joindre le Roi Jacques. Le Comte de Tourville fut retenu de ſon côté à la rade de Berteaume. Ce contre-temps facilita aux Enne-

mis les moyens de rompre cette entrepriſe. Le Prince d'Orange, qui étoit alors en Hollande, fit promptement armer la Flotte des Etats-Généraux; ſe mit en mer, & joignit celle des Anglois.

Le Comte de Tourville reçut ordre du Roi d'entrer dans la Manche; de combattre, ſans faire attention ſi les ennemis étoient plus forts ou plus foibles que lui. Il partit de la rade de Berteaume le 12 Mai 1692, avec trente-ſept Vaiſſeaux de guerre, ſept Brûlots. Le 25, étant à la hauteur de Plimouth, il fut joint par ſept Vaiſſeaux de guerre & quatre Brûlots, que conduiſoit le Marquis de Villette.

La Flotte Ennemie étoit compoſée de quatre-vingt-ſept Vaiſſeaux de guerre, dix-huit Brûlots, dont cinquante-deux Anglois & trente-cinq

Hollandois. Le Comte de Tourville apperçut cette Flotte le 29 du même mois ; elle étoit au large, entre le Cap de la Hogue & la pointe de Harfleur ; mais la brume l'empêcha de reconnoître le nombre de Vaiſſeaux dont elle étoit compoſée. Dix Barques longues, étoient parties de la Hogue & de Cherbourg pour porter au Comte de nouveaux ordres du Roi. Sa Majeſté, étant inſtruite que toutes les forces des Ennemis étoient raſſemblées, avoit envoyé dire au Commandant de ſa Flotte de ne pas avancer ; de ſe tenir à l'entrée de la Manche ou ſur l'Ouëſſant ; d'y attendre le détachement du Comte d'Etrées, & pluſieurs autres Vaiſſeaux qu'on devoit lui envoyer. Ces dix Barques ne rencontrerent point le Comte de Tourville : il s'en tint aux premiers ordres qu'il avoit re-

çus ; les montra au Conſeil de guerre, qu'il fit aſſembler avant d'engager le combat. Auſſi-tôt il rangea ſa Flotte en ordre de bataille ; alla à l'Ennemi qui ſe mit en panne pour l'attendre. L'action commença ſur les dix heures du matin par un feu terrible. Les Ennemis firent pluſieurs tentatives pour couper la Flotte Françoiſe ; y réuſſirent à la fin ; mais les François ſe défendirent encore avec intrépidité. Sur les huit heures du ſoir, la fumée du canon cauſa une brume ſi épaiſſe, qu'on ne ſe voyoit plus : on ceſſa de tirer de part & d'autre. La brume étant paſſée au bout d'une demi-heure, le clair de lune étant très-beau on recommença le combat avec la même fureur : il dura juſqu'à dix heures du ſoir. La Flotte Françoiſe, quoique beaucoup inférieure à celles des Ennemis,

cauſa plus de dommage qu'elle n'en reçut.

Après le combat, le Comte de Tourville voulut profiter du juſſant pour s'éloigner des Ennemis; fit tirer pluſieurs coups de canon pour le ſignal d'appareiller; mit à la voile avec huit Vaiſſeaux qui s'étoient ralliés auprès de lui. Les Chefs d'Eſcadre en firent autant: mais la brume qui ſurvint pendant la nuit les empêcha de joindre M. de Tourville: ils ne purent le faire que le lendemain ſur les ſept heures du matin. Alors toute la Flotte Françoiſe ſe trouva réunie, à l'exception de neuf Vaiſſeaux, dont ſix avoient pris la route de la Hogue, & trois autres celle de Breſt. Le Comte de Tourville, ayant navigué toute la nuit, ſe trouva le 30 Mai à une lieue au vent de l'Ennemi: mais le

Vaiſſeau qu'il montoit avoit été ſi maltraité, qu'il n'avançoit qu'avec beaucoup de peine : la Flotte ſe trouva retardée, mouilla par les travers de Cherbourg, à peu de diſtance des Ennemis qui la ſuivoient. Alors le Comte de Tourville changea de Vaiſſeau; prit la route du Ras-Blanchard, croyant le pouvoir paſſer par le moyen du juſſant, & devancer les Ennemis. Le Ras-Blanchard eſt formé d'un côté par la côte du Cotentin, depuis le Cap de la Hogue juſqu'à Flamanville de l'autre, par les iſles d'Origny & de Guernefey. Il a environ cinq lieues de long, ſur une demie de large. Les courans y ſont très-violens, & les fonds très-mauvais. Le Comte de Tourville y entra la nuit du 30 au 31 de Mai. A cinq heures du matin, il ſe trouva à cinq lieues des

Ennemis : mais le juſſant lui manqua. Il voulut mouiller; le fond étoit mauvais; ſes ancres rompirent. Vingt-deux Vaiſſeaux de ſa Flotte avoient déja paſſé le Ras ; mais treize autres, du nombre deſquels étoit celui qu'il montoit, furent forcés, par les courans, de dévirer ; ſe trouverent ſous le vent des Ennemis, & ſéparés des autres. De ces treize Vaiſſeaux, il laiſſa à Cherbourg les trois qui étoient le plus endommagés ; ſe réfugia à la Hogue avec les autres.

La Flotte des Ennemis s'étoit diviſée en trois, afin de pourſuivre les débris de celle de France. Une partie s'attacha aux vingt-deux qui avoient paſſé le Ras; mais ceux-ci ayant beaucoup d'avance, eurent le temps de ſe retirer à Saint-Malo. Dix-ſept Vaiſſeaux Anglois & Hollandois

landois reſterent à Cherbourg avec huit Brûlots, pour enlever les trois Vaiſſeaux que M. le Comte de Tourville y avoit laiſſés : n'ayant pu y réuſſir, ils les brûlerent. La troiſieme partie de la Flotte ennemie, à laquelle ſe joignirent les deux autres, enferma les Vaiſſeaux du Comte de Tourville dans la rade de la Hogue. Le Roi Jacques s'y trouva alors avec le Maréchal de Bellefonds & M. de Bon-Repos : ils délibérerent enſemble ſur le parti qu'on pouvoit prendre. M. le Comte de Tourville leur ayant repréſenté, qu'on ne pouvoit conſerver les Vaiſſeaux qu'il venoit d'amener ; qu'en les défendant, on pouvoit les expoſer à être enveloppés par les Ennemis. On décida qu'il falloit ſauver les Equipages, les canons, les agrêts; les faire échouer ; armer les Chaloupes, &

tâcher d'empêcher les Ennemis de les brûler. On en retira tout ce qu'on put ; on les fit échouer ; on employa tous les moyens poſſibles pour les défendre ; mais on ne put y réuſſir ; les Ennemis les brûlerent. La France n'auroit pas fait une perte ſi conſidérable, ſi M. le Comte de Tourville eût reçu le contre-ordre que le Roi lui avoit envoyé. Louis XIV dit en apprenant ce malheur : *Je n'ai rien à me reprocher ; je ne commande point aux vents. J'ai fait ce qui dépendoit de moi ; Dieu a fait le reſte. Puiſqu'il n'a pas voulu le rétabliſſement du Roi d'Angleterre, il faut eſpérer qu'il le réſerve pour un autre temps.*

Les Ennemis, après leur victoire, envoyerent un détachement de leur Flotte, compoſé de trente-deux Vaiſſeaux, bloquer le port de Dunker-

que, d'où il sortoit continuellement des Corsaires qui ruinoient leur commerce par les prises qu'ils faisoient sur eux. Jean-Bart qui étoit alors dans ce Port, s'ennuyoit d'être enfermé. Le 7 Octobre 1693, il trouva le moyen de passer avec sept Frégates & un Brûlot dans les intervalles des Vaisseaux ennemis. Dès le lendemain il rencontra quatre Vaisseaux Anglois, richement chargés pour la Russie; les enleva; les fit conduire dans un des Ports de France. Quelques jours après il joignit une Flotte de quatre-vingt-six Bâtimens de la même Nation; prit une partie des marchandises; fit passer les équipages sur ses Vaisseaux; brûla tous ceux des Ennemis; fit une descente en Angleterre vers Newcastle; brûla environ cinq cens maisons; revint à Dunkerque avec des prises

qui furent eſtimées cinq cens mille écus.

Peu de jours après il remit à la voile avec quatre Frégates ; il rencontra une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux Anglois, qui conduiſoient le Prince d'Orange en Angleterre ; s'en approcha de fort près. Le Prince jugeant par la contenance fiere & la manœuvre des quatres Vaiſſeaux, qu'ils avoient quelque projet contre ſon Eſcadre, demanda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit quatre Bâtimens François commandés par le Capitaine Jean-Bart. A ce nom le Prince frémit. Il ordonna qu'on mît ſon pavillon bas, diſant : *Si cet homme intrépide s'apperçoit que je ſuis ſur un de ces Vaiſſeaux, il riſquera le tout pour le prendre.* Jean-Bart n'auroit effectivement pas manqué de l'attaquer ; d'employer toute ſon adreſſe

& ſon courage pour le prendre. On peut imaginer combien cette priſe auroit été glorieuſe pour lui & utile à la France. Il laiſſa paſſer l'Eſcadre : le Prince arriva en Angleterre encore tout effrayé.

Jean-Bart ne l'attaqua pas, parce qu'il crut que ſon Eſcadre étoit compoſée de Vaiſſeaux de guerre qui alloient joindre la Flotte ennemie. Il ſavoit d'ailleurs qu'une Flotte Hollandoiſe, chargée de bled, de goudron & d'autres marchandiſes, venoit du Nord par la Mer Baltique ; & vouloit s'en emparer. Il la rencontra, eſcortée par trois Vaiſſeaux de guerre, l'un de quarante-huit pieces de canon, l'autre de quarante, & le troiſieme de trente-ſix ; attaqua ces trois Vaiſſeaux ; prit celui de quarante-huit ; mit les deux autres en fuite ; s'empara de dix-huit Vaiſ-

ſeaux marchands, les amena à Dunkerque.

Le Roi ayant nommé M. de Bon-Repos Ambaſſadeur en Danemarck, & M. d'Avaux Ambaſſadeur en Suede, Jean-Bart eut ordre de les conduire à leur deſtination; ils s'embarquerent ſur ſa Flotte; firent tranquillement leur route, malgré le grand nombre de Vaiſſeaux Hollandois & Anglois qui croiſoient ſur ces côtes pour les empêcher de paſſer. De-là Jean-Bart alla, par ordre de la Cour, chercher à Vleckeren une Flotte chargée de ſeigle & de froment que le Roi avoit fait acheter. En revenant il rencontra, à la hauteur de Gorée, à deux lieues & demie au large, onze Vaiſſeaux de guerre Hollandois: il les évita en faiſant route vers Fleſſingue. Il rencontra treize autres Anglois à la tête des

bancs de Flandres ; mais ils n'oſerent l'attaquer. Il amena tranquillement ſa Flotte au port de Dunkerque.

Le Roi, voulant réparer la perte qu'il avoit faite à la bataille de la Hogue, donna les ordres néceſſaires pour mettre en mer une Flotte formidable dans l'année 1693. On travailla avec beaucoup de diligence à Rochefort, à Dunkerque & à Breſt. Sa Majeſté donna encore le commandement de ſon Armée Navale au Comte de Tourville, alors Maréchal de France, avec la liberté d'agir comme il le jugeroit à propos, & ſuivant les conjonctures où il ſe trouveroit. Le Maréchal ſe rendit à Breſt, ou la Flotte étoit raſſemblée : elle ſe montoit à ſoixante-onze Vaiſſeaux de guerre, vingt-ſept Brûlots, vingt Bâtimens de

charge pour ſervir d'hôpitaux & de magaſins. Il mit à la voile le vingt-ſix Mai 1693; ſe trouva le premier Juin à la hauteur du Cap de la Roque, qui eſt près de Lisbonne.

Le trois du même mois, le Comte de Villars, qui montoit le Vaiſſeau nommé *le Superbe*, alla à bord du Général avec une priſe. Le Capitaine qui venoit d'être fait priſonnier, dit à M. de Tourville, qu'une Flotte marchande des Ennemis, deſtinée pour Cadix, pour les côtes d'Italie & pour Smirne, étoit partie; qu'elle ne pouvoit éviter de tomber dans celle des François, parce que les Ennemis ignoroient que celle-ci fût en croiſiere ſur ces parages. Le Maréchal de Tourville relâcha à Lagos pour faire nettoyer une partie de ſes Vaiſſeaux; y laiſſer entrer l'air, parce que depuis le départ, on n'a-

voit point ouvert les ſabords, à cauſe de la groſſe mer & du mauvais temps. Le vingt-ſix Juin, ſur les quatre heures du ſoir, on apperçut deux des Vaiſſeaux François de garde, qui alloient à force de voiles, & tiroient des coups de canon, pour annoncer qu'ils découvroient les Ennemis.

Les deux Vaiſſeaux venoient du Cap Saint-Vincent, par où la Flotte Ennemie qu'on attendoit devoit paſſer, en faiſant route depuis le Détroit de Gibraltar. Les Capitaines de ces deux Vaiſſeaux rapporterent que lès ſept heures du matin, ils avoient découvert, à-peu-près cent quarante voiles à quinze lieues au-delà du Cap, qui venoient du côté de la Flotte Françoiſe; qu'ils avançoient ſur trois colonnes; mais que ne les ayant pas approchés de près, ils

n'avoient pu voir si c'étoient des Vaisseaux de guerre ou des Vaisseaux marchands.

Le Maréchal renvoya ces deux Navires du côté d'où ils venoient, pour tâcher de mieux reconnoître la Flotte qu'ils avoient apperçue, & de lui en donner des nouvelles plus sûres. Au même instant on mit à la voile ; on vogua toute la nuit : le lendemain on se trouva à douze lieues de Cargos, dans une situation à pouvoir éviter les Vaisseaux qu'on avoit découverts, s'ils composoient une Armée plus forte que celle de France, & à revirer si on voyoit que ce fût la Flotte marchande.

A sept heures du matin, on entendit du côté de Lagos, un Navire qui sauta en faisant un bruit terrible : peu de temps après, on vit la fumée à travers une bruine que le soleil dis-

ſipa bientôt On entendit le même bruit, & on vit la même fumée trois ou quatre fois de ſuite : lorſque la bruine fut tout-à-fait diſſipée, on vit le long de la côte les Navires qui brûloient. On connut que c'étoient deux Bâtimens de charge, que le Chevalier de Sainte-Maure avoit brûlés n'ayant pu les amener, parce qu'il s'étoit trouvé ſeul; que les Vaiſſeaux de l'eſcorte le ſuivoient de près. Cette eſcorte montoit à vingt-ſept Vaiſſeaux de ligne, dont le moindre étoit de cinquante canons. L'Amiral étoit de quatre-vingt, le Contre-Amiral de ſoixante-dix. Le Chevalier de Sainte-Maure amena les deux Capitaines des Vaiſſeaux qu'il avoit brûlés. L'un étoit Hollandois, avoit ſur ſon Vaiſſeau, pour ſix cens mille livres de toile; l'autre étoit Anglois, avoit pour cinquante mille écus de drap.

Il dirent que c'étoit la Flotte marchande qu'on avoit vue. Alors le Maréchal de Tourville fit ſignal à toute l'Armée; força lui-même de voiles pour avancer ſur les Ennemis; mais ils étoient ſous le vent; il falloit louvoyer pour les joindre. Les meilleurs voiliers aborderent l'arriere-garde pendant la nuit. Après qu'on l'eut canonée l'eſpace d'une heure, on mit entre deux feux deux Navires Hollandois de ſoixante pieces canon; on les força d'amener pavillon; de ſe rendre. Les François firent tous leurs efforts pendant la nuit pour gagner le vent. Les Vaiſſeaux légers parvinrent à enfermer une grande partie de la Flotte Ennemie entre eux & la terre. Le jour ſuivant, l'Armée Françoiſe fit un demi-cercle fort étendu; prit ou brûla tous les Vaiſſeaux qui ſe trouverent dedans. On en voyoit fau-

ter à tout instant. Pendant ce temps on amena au maréchal plusieurs Flutes de la Flotte Ennemie. Elles étoient chargées de mâts du Nord, de bois de construction, de cordages, &c. Les Vaisseaux qui s'étoient disperses, rejoignirent le Maréchal les uns après les autres, & tous amenoient des prises. Un entr'autres amena une Pinasse Hollandoise de cinquante-huit canons, chargée de draps d'Angleterre, d'étain, d'argent monnoyé. On y trouva des montres d'or, dont quelques-unes étoient émaillées. On estima cette prise un million & demi.

On apprit au Maréchal que cinquante Vaisseaux, parmi lesquels il y en avoit quinze de guerre, avoient gagné le large. Cette avis l'engagea à donner le signal pour rallier sa Flotte, qui étoit dispersée. Il acheva de brûler les Navires Ennemis qui étoient

rangés ſur la côte, & qu'il ne pouvoit amener; fit route du côté de Cadix, pour en fermer le paſſage aux débris de la Flotte ennemie.

Le 29 Juin, il découvrit pluſieurs Vaiſſeaux qui dirigeoient leur route de ce côté; mais ils étoient ſi éloignés, qu'on ne put les joindre. Ils entrerent dans la rade au nombre de trente. La Flotte Françoiſe mouilla à la vue de cette ville; trouva en arrivant que neuf ou dix Vaiſſeaux ennemis étoient déja entrés dans le Port, & pluſieurs autres dans la riviere de Guadalquivir. A l'arrivée de la Flotte Françoiſe ils ſe jetterent tous dans le Port.

Les Vaiſſeaux légers avoient coupé paſſage à deux gros Vaiſſeaux marchands : l'un ayant reçu pluſieurs coups de canon, ſe jetta en plein jour ſous une fortereſſe, & ſous le

canon de la ville de Cadix : mais les François le brûlerent à l'entrée de la nuit, malgré le canon du Fort & de la Ville.

Jean-Bart fit connoître aux Ennemis qu'il étoit dans la Flotte Françoise. Il commandoit le Vaisseau *le Glorieux* de soixante-six canons. Etant séparé de la Flotte, il rencontra près de Fero, six Navires Hollandois, dont un de cinquante pieces de canon, les autres de quarante-quatre, de trente-six, de vingt-huit, de vingt-six & de vingt-quatre, tous richement chargés. Il les attaqua; les força de s'échouer; les brûla. Les Capitaines des différens Vaisseaux qu'on avoit pris, assurent que la perte des Ennemis montoit à douze millions. On leur brûla en outre plusieurs Vaisseaux qui s'étoient jettés dans différens Ports. Enfin le dommage que

l'on cauſa aux Ennemis près de Cadix, fut beaucoup plus conſidérable que celui qu'avoient eſſuyé les François quelque temps auparavant près de la Hogue.

(1) Jean-Bart ſe rendit à Toulon, avec le reſte de la Flotte. Il y reçut ordre de la Cour, de prendre le commandement de ſix Frégates ; d'aller à Vlekeren, chercher une Flotte chargée de bled pour le compte du Roi ; l'amena heureuſement à Dunkerque, quoique les Anglois & les Hollandois euſſent de nombreuſes Eſcadres, compoſées de gros Vaiſſeaux, pour lui boucher le paſſage. Cette expédition fut d'une grande utilité à la France, où le bled étoit alors très-rare & très-cher. Sa Majeſté, pour

(1) Mémoires du temps ; Mém de Quincy ; Hiſt. de Dunkerque.

marquer ſa ſatisfaction à Jean-Bart, lui envoya la Croix de S. Louis.

Il étoit reſté dans les différens ports du Nord, plus de cent Vaiſſeaux chargés de bled pour la France : ils n'avoient pu ſe mettre en route à cauſe des glaces. Jean-Bart repartit le 28 Juin de la même année avec ſes ſix Vaiſſeaux pour aller les chercher. Ceux qui montoient ces cent Vaiſſeaux chargés de bled, voyant que les glaces leur laiſſoient le paſſage libre, qu'on ne venoit point les chercher, ſe livrerent à l'impatience; mirent à la voile ſous l'eſcorte de trois Vaiſſeaux de guerre, deux Danois & un Suédois. La neutralité que ces deux Nations obſervoient avec les Puiſſances belligérantes, leur donnoit droit de commercer par-tout. Malgré ce droit, les Hollandois envoyerent une Eſcadre de huit Vaiſſeaux de

guerre, commandée par le Contre-Amiral de Friſe, nommé Hides de Vries, pour enlever la Flotte Françoiſe. Cette Eſcadre la rencontra entre le Texel & la Vlie; s'en empara, ſans que les Vaiſſeaux Danois & Suédois fiſſent aucun effort pour la défendre. Le 29 du même mois, Jean-Bart apperçut cette Flotte à plus de quinze lieues au large; il envoya ſa Corvette reconnoître ce que c'étoit. On lui rapporta que c'étoient huit Vaiſſeaux de guerre Hollandois qui avoient rencontré & enlevé la Flotte chargée de bled qu'il alloit chercher. Ce grand homme ne conſulta dans ce moment que ſon zèle & ſon courage. Il dit aux Officiers : *Il faut avancer & combattre. L'intérêt de la France le demande*; ordonna en même temps qu'on déployât toutes les voiles. Lorſqu'il fut à la portée du canon

des Ennemis, il dit encore aux Officiers : *Camarades, point de canon, point de fuſil ; ſongeons à donner des coups de piſtolet, de ſabre : je vais attaquer le Contre-Amiral, & vous en rendrai bon compte.* Il alla à lui, eſſuya ſa bordée; lui lâche la ſienne lorſqu'il fut à la portée du piſtolet; monta à l'abordage. Le Contre-Amiral, Hides-de-Vries, étoit un homme brave & vigoureux : il ſe préſenta le premier pour faire face aux François, & exciter les ſiens par ſon exemple ; mais Jean-Bart lui lâcha un coup de piſtolet dans l'eſtomac, un autre dans le bras, pluſieurs coups de ſabre ſur la tête, l'abbatit à ſes pieds. Les François, armés du courage de leur Commandant, firent un carnage horrible dans ce Vaiſſeau ; s'en emparent en moins d'une demi-heure. Deux autres Vaiſſeaux de guerre Hollandois ſu-

rent enlevés de la même maniere; les cinq qui restoient s'enfuirent épouvantés. Jean-Bart reprit toute la Flotte chargée de bled, avec tous les Matelots que les Hollandois avoient mis dedans. Il en envoya une partie dans les différens Ports de France; prit la route de Dunkerque avec l'autre; & les trois Vaisseaax de guerre Hollandois. (1) Celui qu'il avoit pris lui-même étoit de cinquante-huit pieces de canon, un autre étoit de cinquante-deux, le troisieme de trente-quatre. Dans son Escadre, il y avoit un Vaisseaux de cinquante canons, un de cinquante-deux, un de quarante-deux, & trois de quarante. Le Lieutenant du Vaisseau de Jean-Bart fut tué avec quinze hommes : cinquante furent blessés. Sur le Vaisseau qu'il prit, il

(1) *Ibid.*

y eut trois cens hommes tués ou bleſſés: Le Contre-Amiral mourut de ſes bleſſures. Les trois Vaiſſeaux de Danemarck & de Suede étoient reſtés ſpectateurs du combat.

(1) Un jeune Marinier Provençal fit une action qui mérite d'être rapportée. Jean-Bart dit en abordant le Vaiſſeau Contre-Amiral des Hollandois, qu'il donneroit dix piſtoles à celui qui lui apporteroit le pavillon de Contre-Amiral, & ſix à celui qui lui apportoit celui de poupe. Ce Marinier s'étant élancé avec les autres ſur le Vaiſſeau ennemi, monte au gros mât pour en enlever le pavillon. Le Contre-Maître l'apperçoit, lui tire deux coups de fuſil, dont un lui perce la main; l'autre la cuiſſe. Le Marinier, d'un

(1) Mém. Chron. du temps.

ſang froid preſqu'incroyable, enveloppe ſa main avec ſon mouchoir, & ſa cuiſſe avec ſa cravatte, continue de monter; enleve le pavillon; s'en fait une ceinture; deſcend; va ſur la dunette, pour enlever le pavillon de poupe. Il l'a déja détaché à moitié : le Contre-Maître l'apperçoit encore; lui porte un coup d'eſponton. Le Marinier ſe retourne; prend une hâche d'armes qu'il a à ſon côté; en donne un coup du pic, au Contre-Maître; lui creve un œil; le renverſe par terre; continue de détacher le pavillon; l'ajoute à ſa ceinture; va porter ces deux pavillons à Jean Bart, qui lui donne la récompenſe promiſe. Rien ne rebute des ſoldats commandés par un homme tel que Jean-Bart.

Ce grand homme rétablit, par ſon courage & ſon habileté, la joie dans

toute la France, que la diſette avoit plongée dans la déſolation. Cette victoire peut être miſe au nombre des plus grands événemens qui ſe ſont paſſés ſous Louis XIV. Pour en conſerver la mémoire, on frappa une médaille. On y voit la proue d'un Vaiſſeau qui eſt au bord de la mer ; Cerès ſur le rivage, tenant des épis de bled. La légende eſt : *Annona Auguſta*, & l'exergue : *fugatis aut captis Batavorum navibus.* M. DC XCIV. Ce qui ſignifie : LA FRANCE POURVUE DE BLED, PAR LES SOINS DU ROI, APRÈS UNE VICTOIRE REMPORTÉE SUR LES HOLLANDOIS EN 1694.

Si-tôt que Jean-Bart fut arrivé à Dunkerque, il envoya ſon fils annoncer au Roi la victoire qu'il venoit de remporter ſur les Hollandois. Sa Majeſté fit le jeune Bart

Enſeigne de Vaiſſeau ; envoya des Lettres de Nobleſſe au pere.

(1) Aucun Officier n'a reçu des marques de la ſatisfaction de ſon Monarque, plus glorieuſes que celles que Jean-Bart reçut alors de Louis le Grand. En voici le précis :

» LOUIS, PAR LA GRACE DE » DIEU, &c. Comme il n'y a point » de moyen plus aſſuré pour entre- » tenir l'émulation dans le cœur des » Officiers qui ſont employés à no- » tre ſervice, & les exciter à faire » des actions éclatantes, que de ré- » compenſer ceux qui ſe ſont ſigna- » lés dans les commiſſions que nous » leur avons confiées, & de les » diſtinguer par des marques glo- » rieuſes qui puiſſent paſſer juſqu'à leur

(1) Mém. Chron. du temps.

» leur postérité, Nous avons par ces
» considérations, accordé des Let-
» tres de Noblesse à ceux de nos
» Officiers qui se sont rendus le plus
» recommandables : mais Nous n'en
» trouvons point qui se soient ren-
» dus plus dignes de cet honneur
» que notre cher & bien aimé Jean-
» Bart, Chevalier de notre Ordre
» Militaire de Saint-Louis, Capi-
» taine de Marine, commandant ac-
» tuellement une Escadre de nos
» Vaisseaux de guerre, tant par l'an-
» cienneté de ses services que par
» la qualité de ses actions & de ses
» services. » On y voit l'énumération de ses belles actions : on finit par celle que nous venons de rapporter ; & on ajoute : » Une action
» si distinguée, jointe à plusieurs au-
» tres exploits signalés ; nous con-
» vient à lui donner des marques

» de l'eſtime que nous faiſons de ſa
» perſonne, & de la ſatisfaction que
» nous avons de ſes ſervices, en
» l'honorant du titre de Nobleſſe,
» afin d'augmenter, s'il eſt poſſible,
» l'ardeur qu'il a de ſe ſignaler &
» de donner en même temps de l'é-
» mulation à nos autres Officiers de
» Marine, & exciter en eux l'envie
» de l'imiter, dans l'eſpérance de
» s'acquérir & à leur famille un ſem-
» blable honneur. A ces cauſes,
» voulant récompenſer les ſervices
» importans dudit ſieur Bart par des
» marques de diſtinction, qui faſ-
» ſent connoître à la poſtérité la
» conſidération particuliere que nous
» avons pour ſa valeur, qu'il a tou-
» jours conduite avec tant d'avan-
» tage pour le ſuccès des entrepriſes
» qu'il a faites pour notre ſervice;
» de Notre grace ſpéciale, puiſſance

„ & autorité royale, nous avons
„ anobli, anobliſſons, par ces pré-
„ ſentes ſignées de notre main, le-
„ dit ſieur Jean-Bart, enſemble ſes
„ enfans, poſtérité & lignée, tant
„ mâles que femelles, nés & à naî-
„ tre en légitime mariage, que nous
„ avons décoré & décorons du titre
„ de Gentilshommes. Voulons &
„ nous plaît que dorénavant ils ſoient
„ comptés, tenus & réputés pour
„ Nobles & Gentilshommes, en tous
„ actes & endroits, tant en juge-
„ ment que dehors, & qu'ils ſe puiſ-
„ ſent dire & qualifier Ecuyers, &
„ puiſſent parvenir à tous degrés
„ de Chevalerie, titres, qualités &
„ autres dignités de notre Royau-
„ me; acquérir, tenir & poſſéder
„ tout fief, terres Nobles & ſeigneu-
„ ries de quelque nom, titre, qua-
„ lité & nature qu'ils puiſſent être;

„ jouir de tous les honneurs, pré-
„ rogatives, privileges, franchiſes,
„ libertés, exemptions & immuni-
„ tés, dont jouiſſent les autres Gen-
„ tilshommes de notre Royaume,
„ comme s'ils étoient d'ancienne &
„ noble race, tant qu'ils vivront
„ noblement & ne feront acte dé-
„ rogeant : permettons audit ſieur
„ Jean-Bart & à ſa poſtérité, de
„ porter les écuſſons & armoiries
„ timbrées, telles qu'elles ſont ci-
„ après empreintes, avec faculté de
„ charger l'écuſſon de ſes armes
„ d'une fleur de lys d'or, à fond
„ d'azur, que nous lui avons con-
„ cédée & concédons par ces pré-
„ ſentes, en mémoire & conſidéra-
„ tion de ſes ſignalés ſervices; &
„ icelles faire peindre, graver & in-
„ ſculpter en ſes maiſons, terres, Sei-
„ gneuries à lui appartenantes, ainſi

„ que bon lui ſemblera, ſans que
„ pour raiſon de ce, il ſoit tenu de
„ nous payer & à nos ſucceſſeurs
„ aucune finance ni indemnité, dont
„ nous l'avons déchargé & déchargeons; & en temps que de beſoin
„ ſeroit, Nous lui en avons fait &
„ faiſons don & remiſe par ceſdites
„ préſentes. Si donnons en mandement à nos Amés & Féaux, les
„ gens tenant notre Cour de Parlement. Donné à Verſailles au
„ mois d'Août l'an de grace 1694;
„ de notre regne le cinquante-deuxieme. „

Les armes du Chevalier Jean-Bart, ſont un fonds d'argent, miparti d'une barre d'azur, ſur laquelle eſt une fleur de lys d'or; au-deſſus de la barre il y en a deux autres de ſable en ſautoir, & au-deſſous de la barre, eſt un lion de gueules, mar-

chant à droite, cargué en tête de front flamboyant, ayant au-deſſus une main tenant un ſabre nud.

(1) Jean-Bart étoit trop bouillant & trop actif pour reſter long-temps dans l'inaction; il ſortit de Dunkerque le 13 Juillet de la même année, avec quatre Vaiſſeaux, alla croiſer ſur les côtes d'Angleterre; rencontra le Paquebot; le pourſuivit juſqu'à l'embouchure de la Meuſe, où il ſe jetta dans une Flotte de vingt-quatre Navires, eſcortés par trois Frégates, l'une de quarante-deux pieces de canon, l'autre de vingt-quatre, la troiſieme de ſeize. La premiere revira ſur l'Eſcadre de Jean-Bart; mais le vent étoit violent; ſes canons étoient mal amarés; l'eau entra par les ſabords, la fit couler

(1) Mém. du temps.

à fond. De deux cens hommes, tant d'Equipage que paſſagers, on ne put ſauver que quinze hommes qu'on amena à Dunkerque. Ils déclarerent que la Frégate qui avoit péri étoit chargée de vingt-trois caiſes, dont vingt-deux étoient remplies de lingots d'argent, & la vingt-troiſieme de lingots d'or, pour le compte des Marchands Hollandois; qu'on évaluoit cette perte à un million. Jean-Bart attaqua les deux autres Frégates, qui, après un léger combat, s'échouerent : pendant ce temps, la Flotte marchande ſe jetta dans la Meuſe.

Au mois de Novembre 1694, il partit encore de Dunkerque avec ſon Eſcadre, pour aller en Norvege chercher dix-ſept Vaiſſeaux chargés de grains; les emmena, ſans avoir rencontré même un Vaiſſeau des

Ennemis. Son nom ſeul les effrayoit : ils n'oſoient ſe trouver dans les endroits par où il devoit paſſer.

Ce grand homme donnoit du courage à tous les habitans de Dunkerque : ils déſoloient les Anglois & les Hollandois par les priſes continuelles qu'ils faiſoient ſur eux. Gaſpard-Bart, frere du célebre Jean-Bart, avoit armé un Vaiſſeau en courſe. Il ſortoit ſouvent de Dunkerque, & n'y rentroit jamais qu'avec des priſes conſidérables.

Les Anglois & les Hollandois réſolurent de détruire cette ville; firent un armement formidable, dépenſerent des ſommes immenſes. Ils avoient réſolu de tout ſacrifier pour ſe mettre à l'abri des pertes qu'ils eſſuyoient tous les jours de la part des Dunkerquois; ſe débarraſſer des inquiétudes continuelles qu'ils leur cau-

ſoient. Le 4 Août 1695, ils envoyerent huit Vaiſſeaux de guerre mouiller dans la foſſe du vieux Mardic, éloignée d'une lieue de la Ville.

(1) On donna ordre aux habitans de tranſporter, le plus promptement poſſible, dans la Baſſe-Ville, le brai, le goudron, la paille, & les autres matieres combuſtibles. On mit des cuves, des barriques remplies d'eau dans les rues, devant les portes des maiſons, pour s'en ſervir en cas d'accident. On dreſſa une batterie de pluſieurs pieces de canon ſur l'Eſtran, vers la haie des roſeaux qui renferme l'Eſplanade, du côté de l'Eſt. Le 5, les Ennemis ne firent aucun mouvement. Le 6, au matin, l'Amiral Barklay, qui conduí-

(2) Mem. de Quincy; tom. 3. Hiſt. de Dunkerque.

ſoit cette expédition, fit tirer quatre coups de canon qui étoient le ſignal d'appareiller. On vit, à l'inſtant, plus de trente Navires à la voile. A midi toute la Flotte mouilla entre les bancs. Sur le ſoir, il arriva à Dunkerque pluſieurs régimens de cavalerie pour garder la batterie qui étoit établie ſur l'Eſtran & s'oppoſer à une deſcente, ſi les ennemis tentoient d'en faire une.

Les jours ſuivans les Ennemis ne firent aucune entrepriſe. Le 11, à ſept heures du matin, ils entrerent dans la rade : leur Flotte étoit compoſée de 112 Vaiſſeaux, tant grands que petits. A huit heures les Galiotes à bombe commencerent à tirer, mais ſans aucun effet, à cauſe de leur éloignement. Elles allerent mouiller devant le Fort de l'Oueſt, formerent un croiſſant à la portée du

canon de ce fort. Les Frégates mouillerent derriere & dans les intervalles. On confia à Jean-Bart la garde du fort de Bonne-Eſpérance, & à M. de Sainte-Claire, auſſi Capitaine de Vaiſſeau, celle Château-Verd du côté de l'Oueſt.

M. Derlingue, Chef d'Eſcadre, qui commandoit la Marine à Dunkerque, détacha neuf chaloupes, ſous les ordres du Chevalier Montgon, pour aller ſe poſter le long des côtes, du côté de l'Oueſt, & au vent des Forts, pour couper les Brûlots & les machines que les Ennemis tenteroient de faire dériver ſur ces Forts. Il en poſta neuf autres entre les deux têtes des jettées ſous le commandement du Marquis du Château-Renaut, afin de les avoir à ſa diſpoſition, dans un cas de beſoin. Il fit placer, dans ce même endroit,

un ponton avec quelques pieces de canon de vingt-quatre, qui tiroient à fleur d'eau. Il étoit commandé par M. de la Ferriere.

Depuis neuf heures du matin, juſqu'à trois heures après midi, les Ennemis bombarderent Dunkerque ſans relâche. Vers les trois heures, l'Amiral Anglois mit un pavillon rouge à ſon mât d'avant. A ce ſignal pluſieurs bâtimens appareillerent. M. de Relingue ſe mit dans une des Chaloupes qu'il avoit fait mouiller à la tête des jettées; ſe fit ſuivre par les huit autres; alla joindre celles qui étoient le long des côtes. Il ordonna au Chevalier de Montgon de reſter à ſon poſte avec dix Chaloupes qu'il fit avancer; d'obſerver les Brûlots & les machines des Ennemis; & avec ſix autres, armées de canon, ſoutenues par un pareil nom-

bre à ſimples pierriers, commandées par le Marquis de Château-Renaut, il alla droit à celles des Ennemis; lâcha pluſieurs coups de canon ſur celles qui étoient le plus avancées; mais elles firent un feu ſi terrible ſur lui, qu'elles l'obligerent de ſe retirer.

Les Galiottes à bombes des Ennemis, ne ceſſoient, pendant ce temps, de tirer ſur Dunkerque : mais la mer monta, le vent augmenta; alors les Ennemis n'eurent plus la facilité d'ajuſter leurs coups. Sur les quatre heures, leurs Frégates mirent à la voile; s'approcherent à la portée du canon des Forts, firent ſur eux un feu terrible, pour favoriſer l'effet des Brûlots qu'on ſe propoſoit d'envoyer contre les Forts des deux têtes; mais l'intrépide & infatigable Jean-Bart, imité par M. de Sainte-

Claire, en fit ſur ces Frégates un qui étoit encore plus terrible; les força de s'éloigner.

Les Ennemis lâcherent un Brûlot qui avoit à tribord une grande Chaloupe montée de ſix hommes, qui ſe tenoient de bout, & qui mirent promptement le feu au Brûlot; ſe retirerent pour éviter celui des Chaloupes de Dunkerque. Auſſi-tôt que le Chevalier de Montgon apperçut le Brûlot qui faiſoit ſa route avec une fumée épouvantable, il avança avec intrépidité ſur lui; y fit jetter les grapins; le remorqua juſqu'à un endroit fort éloigné, où il brûla ſans faire aucun mal.

Peu de temps après, les Ennemis firent partir un ſecond Brûlot, qui alla en répandant autant de fumée que l'autre, vers le Château de Bonne-Eſpérance. Jean-Bart qui y com-

mandoit fit lâcher tant de coups de canon ſur ce Brûlot, qu'il dévira, brûla encore ſans faire aucun mal. On en envoya deux autres ; mais les canons des Forts & des Chaloupes de Dunkerque les détournerent encore : ils allerent brûler, comme les autres dans des endroits où ils ne cauſerent aucun dommage.

Les ennemis, voyant que toutes leurs tentatives étoient inutiles, ſongerent à ſe retirer vers les ſix heures & demie du ſoir. Ils avoient lancé ſur Dunkerque douze cens bombes, ſans compter les carcaſſes ; n'avoient cauſé que très-peu de dommage à cette Ville & ſes Forts. Ils eſpéroient de la détruire ; mais Jean-Bart avoit inſpiré ſon courage aux Dunkerquois : ils braverent les dangers ; rendirent impuiſſans tous les efforts des Anglois & des Hollandois ; chan-

gerent leur espoir de réussir, en dépit d'avoir échoué.

Vers la fin de 1693, ils avoient tenté de détruire Saint-Malo, dont les habitans, rivaux de ceux de Dunkerque, ruinoient leur commerce; mais ils n'avoient pas mieux réussi.

Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas donner des marques de satisfaction à un homme dont on lui vantoit continuellement les exploits: il fit deux mille livres de pension à Jean-Bart; éleva son fils à la dignité de Lieutenant de Vaisseau. Le jeune Bart étoit déja un héros : il imitoit son pere ; se précipitoit au milieu des hasards, avec la même intrépidité.

Le Roi vouloit ajouter à la gloire immortelle dont il jouissoit, celle de rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre : il fit faire de grands pré-

paratifs à Dunkerque & à Calais pour le reconduire en Angleterre; réſolut de confier cette expédition à Jean-Bart. Les Anglois & les Hollandois furent avertis des deſſeins du Roi de France ; firent de nouveaux efforts pour les faire échouer; mirent en mer une Flotte de plus de ſoixante voiles, ſous les ordres de l'Amiral Ruſſel, qui vint croiſer dans la Manche. On crut qu'il ſeroit imprudent d'expoſer ce Prince à un auſſi grand danger : il étoit déja à Calais, tout prêt à s'embarquer. Lorſqu'il eût des nouvelles de la Flotte combinée, il retourna à Saint-Germain.

Louis XIV, voyant que les Vaiſſeaux qui étoient à Dunkerque ne pouvoient ſervir à leur deſtination, envoya ordre à Jean-Bart d'aller croiſer dans la mer du Nord. Les

Anglois & les Hollandois avoient bloqué le port de Dunkerque avec vingt-deux Vaiſſeaux de guerre, pour empêcher que les Armateurs de ce Port ne ſortiſſent, ne continuaſſent de déſoler leur commerce, & y tenir le redoutable Jean-Bart enfermé. Ce grand homme, impatient de contenter les deſirs d'un Monarque qui ne ſe laſſoit point de lui donner des marques de bonté, réſolut de ſortir; de braver tous les dangers (1). Il monta ſur une hauteur; examina comment les Vaiſſeaux ennemis étoient arrangés; fit ſes préparatifs pour partir; mit à la voile, la nuit du 17 au 18 Mai 1696, avec une Eſcadre de ſept Frégates, un Brûlot, trois Armateurs de Dunkerque, qui voulu-

(1) Hiſt. de Dunkerque; Mém. Chron. Mém. de Quincy, tom. 3, pag. 279.

rent partager les dangers avec lui; participer à sa gloire. Il passa encore au travers des Vaisseaux ennemis, par les intervalles, ayant le boute-feu à la main; alla croiser vers le Nord sur la route qu'il croyoit que devoit tenir la Flotte Hollandoise de la mer Baltique. Il l'apperçut, l'envoya reconnoître par les Armateurs qui l'avoient suivi. Elle étoit composée de cent six Navires Marchands, escortés par cinq Vaisseaux de guerre. Ceux qui étoient allés reconnoître cette Flotte, causerent beaucoup d'inquiétude aux Equipages Hollandois; mais leurs Hautes-Puissances leur avoient donné ordre de se hâter d'arriver en Hollande; ils continuerent leur route. Jean-Bart jugeant qu'il lui seroit plus facile de s'emparer de cette Flotte, près du Port où étoit sa destination qu'en pleine-mer, la

laiſſa avancer tranquillement. Elle arriva le 18 Juin à la vue des côtes de Hollande ; ſe crut échappée au danger. Jean-Bart, qui ne la perdoit point de vue, donna promptement ordre aux Commerçans qui l'avoient ſuivi, de couper les Vaiſſeaux marchands de la Flotte, pendant qu'il attaqueroit les cinq d'Eſcorte. Il tomba tout-à-coup deſſus ; attaqua lui-même le plus fort ; bleſſa à mort le Capitaine Baching, qui le commandoit, tua un grand nombre d'hommes de l'Equipage. Ceux qui commandoient les autres Frégates l'imiterent : les cinq eſcortes furent priſes à l'abordage. Pendant le combat, les Commerçans Dunkerquois enleverent quarante-cinq Vaiſſeaux de la Flotte Hollandoiſe. A peine cette action étoit-elle finie, que Jean-Bart apperçut treize Vaiſſeaux de guerre qui al-

loient au Nord & appareilloient ſur lui. Ne ſe trouvant pas aſſez fort pour leur réſiſter, il brûla quatre des Vaiſſeaux de guerre qu'il avoit pris ; mit dans le cinquieme leurs Equipages, qui montoient à douze cens hommes ; en ôtant le pavillon ; en brûlant les poudres ; encloua le canon ; le laiſſa aller, à condition qu'on le rameneroit à Dunkerque, & retint deux Capitaines en ôtage. Il brûla en outre trente Vaiſſeaux Marchands qui refuſoient de payer leur rançon ; prit le vent ſur les Ennemis ; amena les quinze autres Vaiſſeaux Marchands qui étoient richement chargés ; rentra triomphant dans Dunkerque.

Lorſque le Vaiſſeau qui portoit les Equipages arriva à Amſterdam, on conduiſit les bleſſés à l'Hôpital. Le peuple en les voyant paſſer, tomba

dans la conſternation ; bientôt la fureur ſuccéda. On vouloit piller les maiſons des Officiers de l'Amirauté : on les accuſoit d'être cauſe des pertes continuelles qu'on eſſuyoit dans le commerce ; on entendoit crier dans tous les quartiers de la Ville : *Ce Jean-Bart eſt donc un Démon auquel rien ne peut réſiſter.* Ces plaintes de la part des ennemis de la France, mieux que ce qu'on peut dire, faiſoient l'éloge de ce grand Capitaine. Les Officiers, pour appaiſer ces murmures, ces cris, firent paſſer au-travers d'Amſterdam les Matelots d'un petit Bâtiment François armé en courſe.

Jean-Bart ne reſta pas long-temps à Dunkerque, il en ſortit bientôt avec ſon Eſcadre ; retourna croiſer dans la mer Baltique ; effraya tellement les Hollandois, qu'ils n'en-

voyerent cette année que quarante Vaiſſeaux à la pêche du harang, au lieu de quatre à cinq cens qu'ils avoient coutume d'y envoyer. Le ſeul nom de Jean-Bart étoit un épouvantail terrible pour les Hollandois : ils avoient équipé une Flotte conſidérable, chargée de marchandiſes pour la Ruſſie : lorſqu'ils apprirent qu'il étoit dans la mer Baltique avec ſon Eſcadre, ils envoyerent ordre à la Flotte de ſe retirer dans un des Ports de Norvege, quoiqu'elle fût eſcortée par huit Vaiſſeaux de guerre ; de prendre toutes les précautions néceſſaires pour revenir en Hollande ; ce qu'elle fit. Ainſi Jean-Bart fut cauſe que cet armement, dont ils avoient eſpéré tirer un grand avantage par les échanges qu'ils croyoient faire en Ruſſie, leur devint fort onéreux. Ils avoient cou-

tume d'envoyer quatre fois par an une grande Flotte Marchande dans la mer Baltique ; elle n'y alla cette année qu'une fois, avec une eſcorte conſidérable. Pour s'oppoſer à ſes ravages ; ou le prendre ſi l'on pouvoit, ils entretinrent pendant cinq mois, cinquante-deux Vaiſſeaux, diviſés en trois Eſcadres. Lorſque Jean-Bart manqua de vivres, qu'il fut obligé de retourner à Dunkerque, il paſſa entre deux de ces Eſcadres ; leur échappa avec une adreſſe admirable. Il étoit auſſi adroit à éviter les dangers, que hardi à les braver.

Le 27 Avril 1697, le Roi nomma Jean-Bart Chef d'Eſcadre ; lui envoya ordre d'armer ſept Vaiſſeaux de guerre qui étoient à Dunkerque ; de ſe tenir prêt à partir. La Pologne venoit de perdre un des plus grands

Rois

Rois qu'elle eût eu : Jean Sobieski étoit mort le dix-ſept Juin de l'année précédente. Pluſieurs prétendans à la Couronne de Pologne ſe préſenterent; le Prince de Conti; Frédéric Auguſte, Electeur de Saxe; Jacques, fils de Jacques II, Roi d'Angleterre; le Prince Charles de Neubourg, frere de l'Electeur Palatin; Léopold, Duc de Lorraine; Louis, Prince de Bade; Livio Odeſchali, neveu du Pape Innocent XI. Les ſuffrages du Champ Electoral ne ſe trouverent partagés qu'entre le Prince de Conti & Frédéric Auguſte. Le Primat du Royaume étoit pour le Prince. Conti. Louis XIV, qui avoit la guerre à ſoutenir contre ſes voiſins, ne ſe ſoucioit pas de fournir au Prince de Conti les ſecours qui lui étoient néceſſaires pour monter ſur le trône de Pologne : mais le

Primat écrivit à Sa Majeſté d'une maniere ſi preſſante, qu'elle ſe détermina à envoyer le Prince en Pologne. Elle manda à Jean-Bart qu'elle confioit ſon Parent à ſa prudence & à ſes ſoins; de ſe tenir prêt à le conduire en Pologne. Le Prince arriva le 5 de Septembre à Dunkerque, accompagné des Chevaliers d'Angoulême, de Sillery & de Lauzun, portant avec lui huit cens mille livres en or; pour un million de pierreries, & pour deux millions de lettres de change. Il s'embarqua le 6 au ſoir, ſur l'Eſcadre de Jean-Bart: elle étoit compoſée de ſix Vaiſſeaux & d'une Frégate. Le 7 elle paſſa devant Oſtende; fit ſa route pendant la nuit; échappa à dix-neuf Vaiſſeaux de guerre Ennemis, qui s'étoient poſtés au Nord de Dunkerque pour s'oppoſer à ſon paſſage. Au point du

jour elle en rencontra deux autres à la voile, & neuf mouillés entre la Meuse & la Tamise. Jean-Bart se tint sur la défensive; continua fierement sa route. Lorsque le danger fut passé, le Prince de Conti lui dit: *S'ils nous avoient attaqués; ils auroient pu nous prendre.* Jean-Bart lui répondit avec sang froid : *Cela étoit impossible. Comment auriez-vous fait?* repliqua le Prince. Jean-Bart repliqua : *Plutôt que de me rendre, j'aurois fait mettre le feu au Vaisseau; nous aurions sauté en l'air, & ils ne nous auroient pas pris : mon fils avoit ordre de se tenir à la sainte-barbe, tout prêt à y mettre le feu au premier signal.* Le Prince de Conti, frémit, lui dit : *Le remede est pire que le mal: je vous défends d'en faire usage tant que je serai sur votre Vaisseau.*

La Flotte arriva le 10 au matin;

entre le Cap Erneuſe, en Norvege, & le Velckeren. Alors la Frégate, qui étoit commandée par M. de Nogent, reprit la route de France pour porter au Roi des nouvelles du voyage; lui annoncer que le Prince étoit hors de tout danger.

Le 13, Jean-Bart mouilla devant Elzeneur. Le quatorze, à cinq heures du ſoir il paſſa devant le Château de Cronenbourg, qui commande le détroit du Sund. Le Roi, la Reine de Danemarck, les Princes & toute la Cour ſe trouverent ſur la terraſſe du Baſtion, pour voir paſſer ſon Alteſſe. La Flotte fut obligée, pour ſuivre ſa route, de s'en approcher à deux portées de fuſil. Après les ſalves ordinaires de part & d'autre, le Prince de Conti fit ſaluer leurs Majeſtés de quinze coups de canon, auxquels le Château répondit par

neuf. L'Eſcadre reſta deux jours devant Copenhague ; en partit le 17 : mais elle n'arriva que le 26 à la rade de Dantzik, parce qu'elle eut le vent contraire. Pluſieurs Evêques & Grands Seigneurs, allerent ſaluer le Prince de Conti ; lui firent beaucoup de promeſſes. Le 13 Octobre, on tint une aſſemblée générale à Oliva ; mais il ne s'y paſſa rien qui répondît aux eſpérances qu'on avoit données à Son Alteſſe. Elle s'apperçut qu'il faudroit dépenſer des ſommes conſidérables ; répandre beaucoup de ſang, &, peut-être, ſans obtenir la Couronne à laquelle elle étoit appellée. Le Prince remonta ſur l'Eſcadre de Jean-Bart, qui mit auſſitôt à la voile ; arriva à Dunkerque le 10 Décembre 1697. L'Electeur de Saxe réuſſit à mettre le Primat de Pologne dans ſes intérêts ; fut

proclamé Roi, ſous le nom d'Auguſte II.

Toutes les Puiſſances belligérantes, fatiguées de la guerre, firent le traité de paix de Riſwick. La France reconut le Prince d'Orange Roi d'Angleterre, ſous le nom de Guillaume III.

Jean-Bart profita de la paix pour ſe repoſer au milieu de ſa famille des fatigues qu'il eſſuyoit depuis un temps conſidérable. La guerre s'étant rallumée en 1702, au ſujet de la ſucceſſion d'Eſpagne, Louis XIV, qui s'attendoit à voir l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande ſe réunir contre lui, fit les préparatifs néceſſaires pour ſe défendre, & placer ſon petit-fils ſur le Trône d'Eſpagne. Il envoya ordre dans tous les Ports, d'armer tous les Vaiſſeaux qui s'y trouvoient. Sa Majeſté chargea Jean-

Bart d'armer une Eſcadre qui étoit à Dunkerque ; d'en prendre le commandement : lui envoya un fort beau Vaiſſeau de ſoixante-dix pieces de canon, nommé *le Fendant*, nouvellement conſtruit au Havre. Ce brave Officier, toujours occupé du ſoin de mériter les bontés du Roi, travailla avec ardeur à mettre ſon Eſcadre en état d'aller en mer ; gagna une pleuréſie qui le mit au tombeau le 27 Avril. Il étoit alors dans ſa cinquante-deuxieme année. Le Roi fut pénétré de douleur, lorſqu'il apprit la mort de Jean-Bart. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'Europe : elle cauſa une triſteſſe générale dans la France. Les Ennemis mêmes rendirent à ſon mérite le tribut d'éloges qui lui étoit dû. Tous les habitans de Dunkerque verſerent des pleurs ſur ſon tombeau. Il fut enterré dans

la grande Eglise de cette ville. On voit son épitaphe au second pilier à main gauche du chœur. Elle est conçue en ces termes : *Cy gît Messire Jean-Bart, en son vivant Chef d'Escadre des Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, natif de cette ville de Dunkerque ; décédé le 27 Avril 1702, dans la cinquante-deuxieme année de son âge, dont il en avoit employé vingt-cinq au service de Sa Majesté, & de Marie-Jacqueline Tugghe, sa femme, aussi native de cette Ville, qui mourut le 5 Février 1719, agée de cinquante-cinq ans.*

(1) Jean-Bart étoit grand, bien pris dans sa taille ; avoit l'air robuste ; sembloit fait pour résister aux

(1) Hist. de Dunkerque.

fatigues de la mer. Tous ſes traits étoient formés ; il avoit la phyſionomie agréable ; le teint fort beau ; les yeux bleus, grands, bien fendus ; les cheveux blonds. Il étoit ſobre, parloit peu ; avoit l'eſprit juſte ; beaucoup de bon ſens : mais il n'avoit aucun uſage du monde. Il étoit actif, vigilant ; toujours prêt à agir : le repos l'ennuyoit. Ces qualités étoient ſoutenues par une valeur & un courage à toute épreuve ; mais toujours guidés par la prudence. Il bravoit les dangers lorſque la néceſſité l'y obligeoit ; les évitoit quand il n'en pouvoit retirer ni gloire ni avantage. On le vit pluſieurs fois paſſer au travers des Flottes ennemies, aſſemblées pour l'arrêter. Avec des forces beaucoup inférieures, il attaqua les ennemis, enleva les Vaiſſeaux marchands & les Vaiſſeaux de

guerre chargés de les garder. L'expédition qu'il fit en 1694, établit la joie dans la France, désolée par la famine, le couvrit d'une gloire immortelle. Le nom de Jean-Bart étoit un épouventail pour les Anglois, les Hollandois, les Espagnols. Son usage étoit d'essuyer la bordée de l'Ennemi; de ne lâcher la sienne qu'à la portée du pistolet; de monter aussi-tôt à l'abordage.

Jean-Bart, sans naissance, sans fortune, sans appui, monta aux plus hautes dignités de la Marine : ses actions seules parlerent pour lui. Sa vie doit servir de modele à ceux qui suivent la même carriere que lui; les exciter à braver l'envie, à fonder leur espérance sur un Roi qui se fait une loi de récompenser le mérite.

On a débité bien des fables sur

ce grand homme. Nous n'avons rapporté que ce qui eſt appuyé ſur des autorités.

La poſtérité de Jean-Bart a ſoutenu & ſoutient encore la gloire de ſon nom avec éclat.

FIN.

EXPLICATION DES PRINCIPAUX TERMES DE MARINE.

A.

Abordage. C'eſt l'approche de deux Vaiſſeaux ennemis, par le moyen des grapins que l'un des deux jette ſur l'autre.

Affalé. Vaiſſeau affalé. C'eſt lorſqu'il eſt arrêté ſur la côte, qu'il ne peut s'élever ni courir au large, par trop ou trop peu de vent, ou que le vent le force à ſe tenir près de terre.

Affourcher. Eſt jetter une ſeconde

ancre du côté oppoſé à celui où eſt la premiere. Ces deux ancres retiennent le Vaiſſeau dans le mauvais temps, contre le flux & reflux de la mer.

Affranchir un Vaiſſeau. Eſt ôter, par le moyen des pompes, l'eau qui entre dans un Vaiſſeau.

Agréer. Eſt équiper un Vaiſſeau de tout ce qui lui eſt néceſſaire pour faire un voyage.

Alarguer. Eſt s'éloigner de l'Ennemi, d'un rocher ou d'une côte où l'on craint d'échouer.

Amarres. Sont les cables & les cordages employés à attacher un Vaiſſeau.

Amariner. C'eſt faire paſſer des Officiers, des Soldats, des Matelots dans un Vaiſſeau pris.

Amener ſon Pavillon. C'eſt faire ſigne qu'on ſe rend.

Amures (reprendre les) *en l'autre bord.* Eſt changer la route, & préſenter l'autre côté du Vaiſſeau au vent.

Appareiller. C'eſt ſe diſpoſer à mettre à la voile. Appareiller une voile, c'eſt la déployer.

Aramber. Eſt accrocher un Bâtiment d'une maniere ou d'autre pour venir à l'abordage.

Arborer. Eſt élever quelque choſe. Arborer un mât, c'eſt dreſſer un mât ſur le Vaiſſeau. Arborer un Pavillon, c'eſt hiſſer & déployer un Pavillon, enſorte qu'il puiſſe être vu, & voltiger au gré des vents.

Ariſer les vergues. Eſt baiſſer les vergues pour les attacher ſur les deux bords du vibord, afin de donner priſe au vent.

Armement. Se prend pour l'équipement général d'un Vaiſſeau, ſouvent

auſſi pour l'Equipage particulier d'un Vaiſseau.

Armer les avirons. Eſt mettre les avirons ſur les bords de la Chaloupe, tout prêts à ſervir.

Arriere. C'eſt la partie du Vaiſseau où eſt la poupe. On dit paſser à l'arriere d'un Vaiſſeau, pour ſignifier, marcher à ſa ſuite. On dit mettre un Vaiſſeau à l'arriere, pour ſignifier, le dépaſſer; le mettre derriere ſoi.

Arriver. Eſt obéir au vent.

Arriver ſur un Vaiſſeau. Eſt aller à lui, en obéiſsant au vent, ou en mettant vent en poupe.

Artimon. Eſt le nom qu'on donne au ſecond mât d'un Vaiſseau, & qui eſt poſé ſur ſon arriere.

Atterer. Eſt prendre terre.

Avaler. C'eſt deſcendre une riviere. Lorſqu'un vent deſcend, on dit qu'il eſt avalant.

Avant. Eſt la partie du Vaiſſeau qui s'avance la premiere en mer.

Avantage du vent. C'eſt le deſſus du vent, à l'égard d'un autre Vaiſſeau. Cet avantage eſt très-conſidérable dans un combat.

B.

Babord, côté gauche du Vaiſſeau.

Baiſſer. Eſt ſuivre le courant de l'eau, ſe laiſſer aller au flux, ou au courant.

Baiſſer les voiles. C'eſt deſcendre les voiles; ce qu'on fait quand le vent eſt trop fort, ou qu'on arrive.

Banc. Eſt un endroit qui eſt ſi élevé en mer, qu'il n'y a pas aſſez d'eau pour qu'un Vaiſſeau puiſſe y paſſer. Il y a des bancs de ſable, des bancs de pierre.

Bande (à la). Un Vaiſſeau qui eſt à la bande. C'eſt un Vaiſſeau qui eſt

couché ſur le côté ; qui préſente hors de l'eau les endroits endommogés. Tomber à la bande, c'eſt tomber ſur le côté.

Barbe. (la ſainte) Eſt le lieu où l'on garde les poudres.

Barrer un Port. C'eſt le fermer.

Baſſes-voiles. Ce ſont les voiles de miſaine ; l'une qu'on appelle la grande voile de miſaine, & l'autre la petite voile de miſaine.

Beaupré. Eſt le mât le plus avancé ſur la proue, où il eſt placé & enchaſſé par le pied ſur le premier pont ; incliné, ou couché ſur la poulaine, ou l'éperon.

Bord. Ce mot eſt pris pour le Vaiſſeau en général.

Bord-à-bord. On dit deux Vaiſſeaux ſont bord-à-bord, lorſqu'ils ſont près l'un de l'autre, de l'avant à l'arriere.

Bordée. C'eſt le cours d'un Vaiſ-

ſeau, depuis un revirement juſqu'à l'autre. On dit faire diverſes bordées, courir pluſieurs bordées, pour ſignifier virer & revirer ſouvent. Courir la même bordée, eſt courir du même côté qu'on a déja couru; courir un même air de vent qu'un autre Vaiſſeau.

Bordée. Eſt encore une décharge de toute l'artillerie d'un côté du Vaiſſeau.

Bouée. Marque faite ſur l'eau avec un morceau de bois ou de liége qu'on y laiſſe flotter pour indiquer l'endroit où l'ancre eſt mouillée, la profondeur des eaux, les paſſages difficiles, généralement tout ce qui pourroit incommoder les Bâtimens.

Bouline. C'eſt une corde amarée vers le milieu de chaque côté d'une voile qui la diſpoſe à prendre le vent de côté, lorſqu'on ne l'a pas en poupe ou de quartier.

La bouline de revers, eſt celle qui eſt larguée, & ſous le vent. Le vent de bouline eſt celui qui eſt éloigné de cinq aires de vent de celui de la route. La bouline graſſe eſt celui qui s'en éloigne de ſix ou ſept aires.

Aller à la bouline, c'eſt tenir le lit du vent, quand on eſt porté d'un vent de biais qui ſemble contraire à la route qu'on veut ſuivre, en ſe ſervant de boulines hâlées & roides.

Courre la bouline, eſt un châtiment qui s'exerce ſur mer. L'Equipage ſe range en deux haies de l'avant à l'arriere du Vaiſſeau. Chaque Matelot tient une corde, ou garcette à la main. On fait paſſer le criminel entre ces deux haies de Matelots, & chacun d'eux lui donne un coup de ſa corde, ou garcette, toutes les fois qu'il paſſe devant lui.

Bouliner. C'eſt prendre le vent de côté.

Briſans. Rochers à fleur d'eau. On les repréſente ſur les cartes marines, avec de petites croix.

Brume. C'eſt un brouillard de mer.

C.

Cabeſtan. Eſpece d'eſſieu, relié avec du fer en pluſieurs endroits ; poſé perpendiculairement ſur le premier pont d'un Vaiſſeau, & percé de trous, par leſquels paſſent les barres qui ſervent à le faire tourner ſur ſon centre.

Caboter. C'eſt naviguer de cap en cap, de port en port, le long des côtes.

Caler. C'eſt baiſſer les voiles.

Calfat, ou *Calfateur.* C'eſt le nom de celui qui eſt chargé d'examiner ſoir & matin, le corps du Bâtiment,

pour voir s'il n'y manque ni clous ni chevilles, & s'il ne fait point quelque voie d'eau.

Calfater. C'eſt refaire à un Vaiſſeau ce qui y manque.

Calme. Eſt la ceſſation du vent.

Canal. Intervalle entre deux terres, rempli par la mer, ou qui joint deux mers, en formant un paſſage étroit entre deux continens, entre deux iſles ou entre un iſle & un continent.

Cape (être à la). C'eſt mettre le Vaiſſeau dans le cas de ne point avancer.

Carêner. Donner carêne à un Vaiſſeau, c'eſt radouber le fond du Batiment.

Carguer. C'eſt trouſſer une voile, l'accourſir.

Chaſſer. C'eſt courir ſur un Vaiſſeau; le pourſuivre.

Chaſſer ſur ſon ancre. C'eſt s'écarter de l'ancre qu'on a jettée pour fixer le Vaiſſeau & l'entraîner ; ce qui arrive lorſqu'on a mouillé dans un mauvais fonds. La force des courans, du vent, de la marée, entraîne le Vaiſſeau ; force l'ancre de quitter le fonds, en labourant le ſable ou la vaſe.

Château. Eſt l'élévation au-deſſus des ponts, qui ſont à l'avant & à l'arriere de chaque Vaiſſeau. Il y a deux châteaux, un de proue, l'autre de poupe.

Conſerve. Vaiſſeaux qui ſont de conſerve, c'eſt-à-dire, qui vont enſemble, pour s'eſcorter & ſe défendre mutuellement.

Contre-Amiral. C'eſt l'Officier qui commande l'arriere-garde de la derniere diviſion d'une Armée Navale.

Coups de canon à l'eau. Ce ſont

les coups de canon qu'un Vaiſſeau reçoit dans ſa carêne, ou dans la partie qui entre dans l'eau.

Couper un Vaiſſeau. C'eſt le croiſer dans ſa route pour lui donner la chaſſe.

Courans (les). Sont des eaux qui vont avec rapidité dans une direction particuliere.

Courir même bord. C'eſt faire la même route qu'un autre Vaiſſeau.

Croiſer. C'eſt faire des allées, des venues dans un certain eſpace de mer, pour voir ſi on n'y trouvera point quelque Vaiſſeau ennemi.

D.

Déborber. C'eſt détacher un petit Bâtiment d'un Vaiſſeau, ou s'écarter d'un Vaiſſeau ennemi pour éviter l'abordage.

Débouquer. C'eſt ſortir des bouches

ou

ou canaux qui ſéparent les iſles les unes des autres, qui ſéparent une iſle du continent ; en général, c'eſt ſortir d'un endroit où l'on étoit reſſerré.

Décharger les voiles. C'eſt diſpoſer les voiles de maniere qu'elles reçoivent moins de vents.

Démarer. C'eſt ſe mettre en route.

Dérader. C'eſt quitter la rade où l'on avoit mouillé.

Dériver. C'eſt obéir aux vents.

Déſemparer. C'eſt mettre un Vaiſſeau en déſordre, le démâter, ruiner ſes manœuvres.

Donner vent devant. C'eſt mettre le vent ſur les voiles, afin de faire courir le Vaiſſeau à un autre air de vent.

Doubler. C'eſt paſſer d'un côté à l'autre. On fait cette manœuvre dans un combat, pour mettre l'ennemi

entre deux feux, lorſqu'on eſt ſupérieur en forces.

Dunette. C'eſt le plus haut étage de l'arriere du Vaiſſeau, où ſont le logement & le poſte du Maître & du Pilote.

E.

Eaux d'un Vaiſſeau. (être dans les). C'eſt l'approcher de très-près.

Ecoutilles. Ce ſont des ouvertures en forme de trappe, par où l'on deſcend ſous le pont.

Eperon (l'). Un aſſemblage de pluſieurs pieces de bois, qui fait une grande ſaillie à l'avant du Vaiſſeau, & qui eſt ſoutenue par l'étraye.

Equipage. Ce mot ſignifie tout l'Equipage d'un Vaiſſeau; les Officiers, les Mariniers, les Soldats, les Matelots & les Mouſſes.

Eſtacade. C'eſt une eſpece de paliſſade qui ſert à fermer le pont.

Étaler. C'eſt mouiller pendant un vent ou une marée contraire à la route, pour attendre un vent plus favorable, ou ſe ſervir du courant de la mer, pour faire route par un vent contraire.

Etre à flot. C'eſt être dans un endroit où il y a aſſez d'eau pour porter le Vaiſſeau.

F.

Fonds de cale. C'eſt la partie la plus baſſe du Vaiſſeau.

Fraîchir. On dit que le vent fraîchit, lorſqu'il augmente de force.

Frais. On dit que le vent eſt frais, lorſqu'il a de la force, ſans en avoir trop.

G.

Gaillards (les). Sont un étage du

Vaiſſeau, qui n'occupe qu'une partie du pont. Il y a deux gaillards; celui d'avant & celui d'arriere.

Gargouſſes. Enveloppes de carton ou de fer blanc, dans leſquelles on renferme la charge des canons.

Grapins (les). Sont des crocs attachés à des cordes, qu'on jette dans un Vaiſſeau ennemi pour l'accrocher.

H.

Haubans (les). Sont de gros cordages avec leſquels on ſoutient les mâts.

Hêler. C'eſt crier à l'Equipage d'un Vaiſſeau qu'on rencontre; lui demander d'où il vient, où il va, à qui il appartient, enfin, lui parler.

Hiſſer. C'eſt élever ou hauſſer quelque choſe.

Hune. Eſpece de plate-forme, poſée au haut des mâts.

J.

Juſſant. (le). C'eſt le reflux de la mer.

L.

Lames. Ce ſont les flots ou vagues de la mer, qui ſe précipitent les unes les autres. On dit la lame vient de l'avant, de l'arriere; la lame nous prend de travers, pour exprimer que la lame vient de ce côté-là.

Leſt. Eſt le nom général qu'on donne à des matieres péſantes qu'on met au fonds de cale, pour faire enfoncer le Vaiſſeau dans l'eau, & lui procurer une aſſiette ſolide.

Lof. C'eſt la partie du Vaiſſeau qui eſt depuis le mât juſqu'à un de ſes bords, ou la moitié du Vaiſſeau, diviſé par une ligne tirée de poupe en proue.

Bouter le *Lof*. C'eſt mettre les voiles en écharpe, pour prendre le vent de côté. C'eſt la même choſe qu'aller à la bouline.

Etre au *Lof*. Signifie être ſur le vent, garder le vent.

Tenir le *Lof*. C'eſt ſerrer le vent, le prendre du côté. Lorſqu'on dit *au Lof*, c'eſt commander d'aller au plus près du vent.

Lof au Lof. C'eſt commander de mettre le gouvernail de maniere qu'il faſſe venir le Vaiſſeau vers le *Lof*, c'eſt-à-dire vers le vent.

Lof pour Lof. C'eſt commander de virer vent arriere, en mettant au vent un côté différent de celui qui y étoit.

Louvoyer. C'eſt courir au plus près du vent, tantôt à tribord, tantôt à babord, en portant quelque temps la proue d'un côté, & en revirant

enſuite pour la porter d'un autre. On fait uſage de cette manœuvre, lorſqu'on veut avancer avec un vent contraire, ou tenir le Vaiſſeau dans le parage où il ſe trouve, afin de ne pas s'écarter de la route.

M.

Manœuvres. Art de ſoumettre le mouvement du Vaiſſeau, & de diriger ſa marche.

Manœuvres. On appelle ainſi, en général, toutes les cordes qui ſervent à gouverner les vergues, les voiles, l'ancrage; à tenir les mâts. On dit compter les manœuvres, déranger les manœuvres par le feu de l'artillerie.

Matelot du Commandant. C'eſt un Vaiſſeau qui a ſon poſte ſur l'avant, ou ſur l'arriere du Commandant;

pour le couvrir. L'Amiral, le Vice-Amiral, & le Commandant d'une Diviſion, ont deux Vaiſſeaux Matelots pour les ſecourir ; l'un à leur avant, l'autre à leur arriere.

Miſaine (mât de). Eſt le mât de la proue.

Mole. Maſſif de maçonnerie, placé au devant du pont, pour le mettre à couvert de l'impétuoſité des vagues & en empêcher l'entrée aux Vaiſſeaux ennemis.

Monter au vent. C'eſt louvoyer pour prendre l'avantage du vent.

Mouiller. C'eſt jetter l'ancre pour arrêter le Vaiſſeau.

Mouſſe (un). Eſt un apprentif Matelot.

Moutonner. On dit que la mer moutonne lorſque l'écume de ſes lames blanchit ; de ſorte que les vagues reſſemblent aux moutons.

O.

Oeuvres mortes. (les) Sont toutes les parties d'un Vaiſſeau qui ſont hors de l'eau.

Oeuvres vives (les). Sont les parties qui entrent dans l'eau.

Orienter les voiles. C'eſt les diſpoſer d'une maniere avantageuſe pour recevoir le vent.

P.

Panne (mettre en). C'eſt arrêter un Vaiſſeau, en plaçant les voiles de maniere que l'effort du vent ſur les unes, ſoit contrebalancé par celui qu'il fait ſur les autres. Ces forces contraires ſe détruiſent, & le Vaiſſeau reſte en place.

Paſſer au vent d'un Vaiſſeau. C'eſt gagner le vent ſur un Vaiſſeau.

Pavillon (le). C'eſt un drapeau

qui a une forme différente selon les pays, qu'on arbore au haut des mâts, ou sur le bâton de l'arrière, pour faire connoître la qualité des Commandans des Vaisseaux, & la Nation à laquelle ils appartiennent. Suivant les Ordonnances de Louis XIV, l'Amiral porte un Pavillon carré & blanc au grand mât; le Vice-Amiral en doit porter un semblable au mât de misaine; le Contre-Amiral ou Chef d'Escadre, qui fait les fonctions de Contre-Amiral, doit le porter au mât d'artimon.

Perroquet. Est un petit mât, enté à l'extrémité des autres.

Phare (un). C'est une tour élevée sur la côte, ou bâtie en mer sur quelque rocher, & au sommet de laquelle on met un fanal, où l'on allume un feu pendant la nuit, pour indiquer la route aux Vaisseaux.

Pilotage. C'eſt l'art de preſcrire la route d'un Vaiſſeau & de déterminer le point du Ciel ſous lequel il ſe trouve.

Pincer le vent. C'eſt aller au plus près du vent.

Pompe (affranchir la). C'eſt jetter autant d'eau avec la pompe, qu'il en entre dans le Vaiſſeau.

Etre à une ou deux pompes, c'eſt ſe ſervir continuellement d'une pompe, pour jetter l'eau du Vaiſſeau.

Pont (le). Eſt un plancher qui ſépare les étages d'un Navire. On dit qu'un Vaiſſeau a pluſieurs ponts, quand il a pluſieurs étages dans ſon creux. Les moyens Vaiſſeaux en ont deux; les plus grands en ont trois, diſtans chacun de cinq pieds.

Poupe. C'eſt l'arriere du Vaiſſeau.

Prendre vent de vent. C'eſt rece-

voir le vent dans les voiles malgré ſoi.

Prolonger un Vaiſſeau. C'eſt ſe mettre flanc à flanc d'un Vaiſſeau, vergue à vergue.

Proue. C'eſt l'avant ou la pointe d'un Vaiſſeau par laquelle il diviſe l'eau.

Puiſer. C'eſt faire eau. On dit un Vaiſſeau puiſſe par le haut, quand l'eau entre par le côté. Il puiſe par les ſabords quand l'eau entre par ſe côté.

Q.

Quart. C'eſt le temps où une partie de l'Equipage vieille pour faire le ſervice, tandis que l'autre ſe repoſe. Ce temps eſt de quatre heures dans les Vaiſſeaux du Roi.

Quart de vent. Eſt une aire de vent ſéparé d'un autre air par un arc de

11 degrés 15 minutes, ou la quatrieme partie de la diſtance qui eſt entre deux des huit vents principaux.

Quille (la). Eſt une longue & groſſe piece de bois, où l'aſſemblage de pluſieurs groſſes poutres miſes bout-à-bout, qui ſoutiennent tout le corps d'un bâtiment, & qui, par conſéquent, déterminent la longueur du fonds de cale. La quille eſt à un Vaiſſeau ce que l'épine du dos eſt au corps humain.

R.

Radouber. C'eſt travailler à réparer le dommage qu'a reçu le corps du Vaiſſeau. On dit radouber un Vaiſſeau, & raccommoder des Manœuvres.

Relinguer, faire relinguer. C'eſt diſpoſer le Vaiſſeau de maniere que le vent ne donne pas dans les voiles.

Ranger la terre. C'eſt paſſer auprès de la terre.

Ras ou *Rat.* Eſt un courant rapide & dangereux, ou un changement dans le mouvement des eaux, c'eſt-à-dire, des contre-marées qui ſont ordinairement dans une paſſe ou dans un canal.

Relâcher. C'eſt s'arrêter quelque part.

Revirer. C'eſt tourner le vaiſſeau pour lui faire changer de route.

Roſe de vent. Eſt un inſtrument compoſé de carton, de corne ou de cuivre, coupé circulairement, & qui eſt diviſé en trente-deux parties, pour repréſenter les trente-deux aires de vent.

Roulis. C'eſt le balancement du Vaiſſeau, dans le ſens de ſa largeur.

Rumb de vent. C'eſt un des trente-deux vents.

S.

Sabords (les). Sont les embraſures dans le bordage d'un Vaiſſeau, par leſquelles paſſe le canon. Les grands Vaiſſeaux ont trois rangs de ſabords, de quinze chacun. On ferme les ſabords dans le temps des tempêtes, de peur que l'eau n'entre par-là dans le Vaiſſeau. Ils ont environ trois pieds en quarré dans les ouvertures.

Sainte-barbe (la). Lieu où l'on met la poudre; chambre des Canoniers.

Salut. Honneur que les Vaiſſeaux de différentes Nations ſe rendent, même ceux d'une même Nation, lorſque les Officiers qui les montent ſont d'un rang différent. Ce ſalut conſiſte à ſe mettre ſous le vent; à amener le pavillon; à faire les premieres & les

plus nombreuſes décharges de l'artillerie, à ferler quelques voiles, principalement le grand hunier; à envoyer quelques officiers à bord du Vaiſſeau auquel on donne le ſalut; à ſe mettre ſous ſon pavillon.

Serrer les voiles. C'eſt porter peu de voiles.

Serrer le vent. C'eſt la même choſe que pincer le vent.

Sillage. Eſt le cours, même la viteſſe d'un Vaiſſeau; c'eſt meſurer ſa viteſſe & le chemin qu'il fait.

Sombrer ſous voiles. On ſe ſert de cette expreſſion pour dire qu'un Vaiſſeau étant ſous voiles, eſt renverſé par quelque grand coup de vent qui le fait périr & couler bas.

Souffler un Vaiſſeau. C'eſt lui donner un ſecond bordage, en le revêtiſſant de planches fortifiées.

Stribord. C'eſt le côté gauche du

Vaiſſeau, depuis la poupe juſqu'à la proue.

T.

Temps à perroquet. Eſt un beau temps où le vent ſouffle médiocrement, & porte à route. On l'appelle ainſi, parce qu'on ne porte la voile de perroquet que dans le beau temps. Etant fort élevé, ſa voile donneroit trop de priſe au vent, ſi on la portoit dans le gros temps.

Tenir au vent. C'eſt naviguer avec le vent contraire.

Tenir voiles. C'eſt être au plus près du vent.

Tenir ſous le vent. C'eſt avoir toutes ſes voiles appareillées; être prêt à faire route.

Terrir. C'eſt prendre terre.

Tomber ſous le vent. C'eſt prendre l'avantage du vent.

Touer. C'eſt tirer ou faire avancer un Vaiſſeau avec la hanſiere, qui y eſt attachée par un bout, & dont l'autre bout eſt ſaiſi par de Matelots qui tirent le cordage pour faire avancer le Vaiſseau. La différence qu'il y a entre ce mot *touer* & celui de *remorquer*, c'eſt qu'on ne tire pas un Vaiſſeau à force de bras quand on remorque, mais à force de rames.

Tourbillon. C'eſt un vent violent qui tournoie ſur l'eau, en peleton.

Tournant. Nom qu'on donne à un mouvement circulaire des eaux, qui forme un gouffre dans lequel périſſent ordinairement les Vaiſſeaux qui ont le malheur d'y tomber.

Tramontane. Nom qu'on donne ſur la Méditerranée au vent du Nord, parce qu'il vient de de-là les monts.

Travers. Mettre un Vaiſſeau en

travers, c'eſt préſenter le côté au vent.

Traverſier. C'eſt un petit Bâtiment qui n'a qu'un mât.

Trompe. Tourbillon de vent qui ſe forme dans un nuage épais, qui en deſcend en tournoyant, ſans cependant quitter le nuage, & aboutit à la mer. Cette trompe aſpire l'eau; la laiſſe tomber ſubitement. Le Vaiſſeau qui ſe trouve deſſous eſt inondé & preſque englouti. Il eſt quelquefois enlevé, ou renverſé, lorſque la trompe aſpire. Elle aſpire avec tant de violence, qu'elle déracine des arbes ſur terre.

V.

Vaiſſeau. Se dit généralement de tous les Bâtimens de mer. Il y en a de deux ſortes; l'une eſt des Vaiſſeaux de haut bord, qui vont ſeule-

ment à voiles, & courent ſur toutes les mers ; l'autre eſt des Vaiſſeaux de bas bord, à rames & à voiles.

On appelle un Vaiſſeau de cent ou de deux cens tonneaux, celui qui peut porter la charge d'un pareil nombre de tonneaux de mer, c'eſt-à-dire le poids de deux mille livres par chaque tonneau.

On dit, Vaiſſeau du premier rang, du ſecond, du troiſieme, du quatrieme, du cinquieme.

Les Vaiſſeaux du premier rang, ont depuis cent trente, juſqu'à cent ſoixante-trois pieds de long, quarante-quatre de large, vingt pieds quatre pouces de profondeur. Leur port eſt de quinze cens tonneaux : ils ſont montés depuis ſoixante-dix juſqu'à cent vingt pieces de canon.

Les Vaiſſeaux du ſecond rang ont depuis cent dix juſqu'à cent vingt

pieds de quille ; leur port eſt de onze à douze cens tonneaux ; ils ſont montés depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix canons.

Ceux du troiſieme rang n'ont jamais plus de cent dix pieds de quille ; leur port eſt de huit à neuf cens tonneaux : ils ſont montés de quarante à cinquante pieces de canon.

Ceux du quatrieme rang ont la quille de cent pieds ; portent cinq à ſix cens tonneaux ; ſont montés de quarante à cinquante pieces de canon.

Enfin les Vaiſſeaux du cinquieme rang ont quatre-vingt pieds de quille, même moins : ils portent trois cens tonneaux, ſont montés de dix-huit à vingt pieces de canon.

Vent arriere. Eſt le vent dont la direction ne fait qu'une même ligne avec la quille du Vaiſſeau.

Virer de bord. C'eſt changer de

route, en mettant le bout d'un Vaiſſeau à l'endroit où étoit l'autre.

Virer vent arriere. C'eſt tourner un Vaiſſeau, pour lui faire prendre le vent en poupe.

Virer vent devant. C'eſt tourner un Vaiſſeau en lui faiſant prendre le vent devant.

Voie d'eau. Eſt une ouverture dans le bordage du Vaiſſeau, par où l'eau entre.

Voiles. Ce mot ſe prend ſouvent pour le Vaiſſeau même. On dit trente, quarante, cinquante, &c., voiles, pour exprimer trente, quarante, cinquante, &c. Vaiſſeaux.

Voile en patenare. Eſt une voile qui, ayant perdu ſa ſituation ordinaire, par quelque accident, eſt tourmentée par les vens.

Voilier. Eſt un mot générique qui demande un adjectif qui marque ſa

qualité diſtinctive. On dit qu'un Vaiſſeau eſt bon voilier, pour exprimer qu'il porte bien ſes voiles, qu'il va vîte; qu'il eſt mauvais voilier, pour exprimer qu'il porte mal ſes voiles, qu'il eſt lent & tardif.

FIN.

Cleaned & Oiled

January 1987